



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

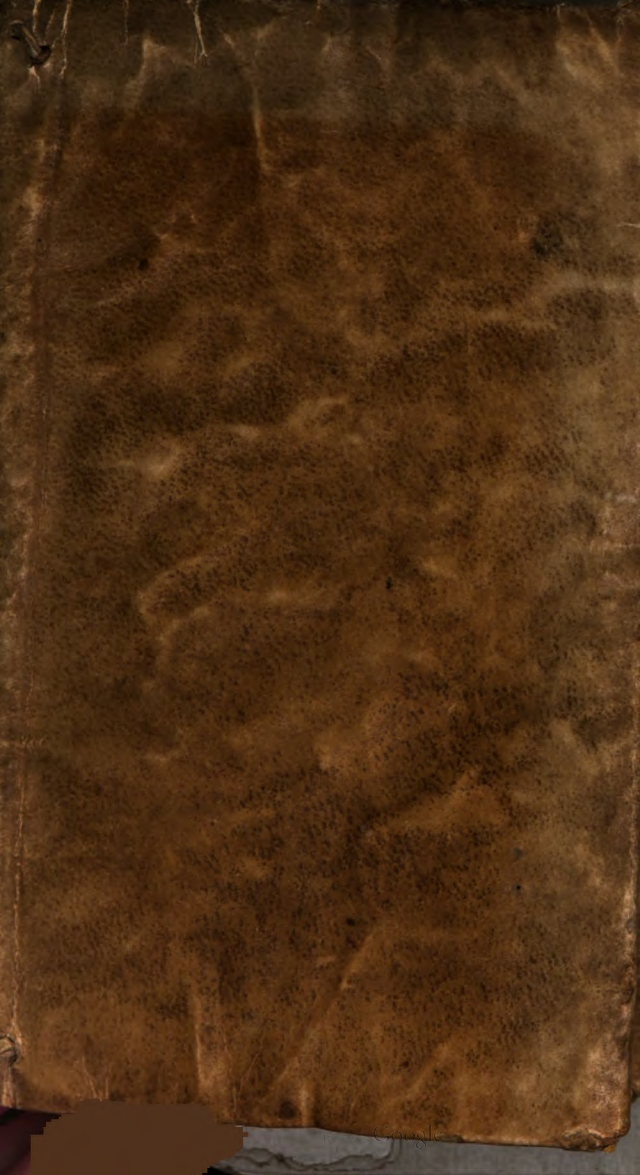
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

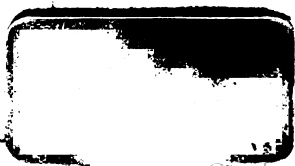
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





<36608155200019

<36608155200019

Bayer. Staatsbibliothek

Eur. Mercure

5110 / 10

LE NOUVEAU
MERCURE
GALANT.

CONTENANT LES NOUVELLES
du Mois de Decembre 1677.
& plusieurs autres.

TOME X.



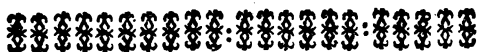
A PARIS,
Chez THEODORE GIRARD, au Palais,
dans la Grand' Salle, à l'Envie.

M. D. LXXVII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

VERBODEN TOEGANG
TOEGANG

Bayerische
Staatsbibliothek
München



AU LECTEUR



VOICy le dixième Volume du Mercure, & le dernier de l' Année 1677. car quoy qu'il paroisse en Janvier, il ne contient que les Nouvelles du Mois de Decembre, & on ne donnera que le premier jour de Fevrier celuy qui commencera l' Année 1678. Le succès de ce Livre a esté extraordinaire. Je ne doute point qu'il ne soit deü aux prodiges de cette Campagne, aux Vers galans & sérieux, & aux Pieces d'Eloquence qu'on m'a fait la grace de me donner de toutes parts, & c'est peut-estre le seul Livre dont un Auteur puisse publier le succès sans paroistre vain, puis qu'en cela il ne

ã ij

AU LECTEUR.

Jouë que les Ouvrages d'autrui. Je me trouve mesme dans quelque obligation de ne pas taire l'approbation qu'on a donnée au Mercure, afin que ceux qui m'ont envoyé les agreables Pieces qui le composent, connoissent qu'elles ont plu par tout; ce qu'il me seroit aisé de justifier par plus de quatre cens Lettres qui m'ont esté écrites sur le plaisir que sa lecture a causé. Il est certain que pour s'en déclarer l'ennemy, il faudroit vouloir qu'il n'y eust ny Braves ny beaux Esprits en France, & condamner en mesme temps toutes les Actions de valeur, & tous les galans Ouvrages de ceux qui écrivent.

Je scay que le Titre a fait croire d'abord que le Mercure estoit simplement galant, & qu'il ne devoit tenir place que dans la Bibliotheque des Femmes, mais on est sorty de cette er-

AU LECTEUR.

reur quand on y a veu des Pieces d'éloquence, des Harangues, des Relations fidelles & exactes, des Sieges & des Batailles, des Evenemens remarquables, des morceaux d'Histoire, & des Memoires glorieux à des Familles. Alors il est devenu le Livre des Sçavans & des Braves, apres avoir esté le divertissement du beau Sexe; & une marque incontestable de son succès, c'est qu'il a esté assez heureux pour plaire à Monseigneur le DAUPHIN, & que ce Grand Prince veut bien souffrir qu'il paroisse toujours à l'avenir sous son Nom. Ainsi vous verrez ce Nom auguste à la teste de celuy qui contiendra les Nouvelles de Janvier; & pour le rendre moins indigne d'un si grand honneur, il commencera en ce temps-là à paroître avec tous les ornemens dont un Livre de cette nature puisse estre embelly. On fera graver dans chaque

AU LECTEUR.

Volume trois ou quatre Planches, suivant les Sujets dont le Mercure parlera ; & comme les Enigmes sont devenues un jeu d'esprit qui plait, comme on le voit par un nombre infiny de Gens qui cherchent à y donner des Explications, outre celles qui seront en Vers à l'ordinaire, on en mettra tous les Mois une autre en Figures, dont on laissera le mot à deviner. On y trouvera trois ou quatre Chansons dont les Notes seront gravées. Elles seront composées par les meilleurs Maîtres, & notées exprès pour le Mercure, de sorte qu'on peut s'assurer qu'elles auront toute la grace de la nouveauté, puis que personne ne les aura vues avant que le Volume où elles seront, soit en vente. Ceux qui voudront envoyer des Paroles, le pourront faire, on aura soin de les faire noter, si elles se trouvent propres à estre chantées.

AU LECTEUR.

Il y aura des Cartes de galanterie, & La premiere qui paroîtra, sera l'Empire de la Poësie, de M. de Fontenelle. On peut croire sur ce nom qu'elle ne manquera pas d'agrément. On donnera aussi chaque Mois des Desseins gravez des Modes nouvelles, & quand on aura commencé, on ne discontinuëra plus, mais il faut établir beaucoup de choses pour cela, & lier commerce avec bien des Gens. Ce sera une commodité pour ceux qui auront inventé quelque chose de nouveau, dans l'envie de contribuer au plaisir de Monseigneur le Dauphin, ou qui auront quelque chef-d'œuvre d'Art à proposer au Public. Ils pourront en apporter les Desseins, & on les fera graver, s'ils meritent cette dépense. Elle sera grande pour tous ces embellissemens, & devroit faire rencherir le Mercure de beaucoup; cependant comme on s'attache plus à

AU LECTEUR.

la gloire qu'à l'intérêt, l'augmentation du prix sera très-peu considérable, puis qu'il ne se vendra chez l'Imprimeur que seize-sols en blanc, & au Palais vingt-sols en parchemin, & vingt-cinq-sols en veau. Le Public a reçu ce Livre si favorablement, qu'il est juste de luy en marquer de la reconnaissance par les nouvelles beautés qu'on luy prestera. Mais pour estre assuré d'en jouir, il doit prendre garde si on ne luy vend point de Mercures contrefaits. Il ne suffit pas de voir au bas qu'ils ont esté imprimez à Paris; c'est ce qu'on ne manque jamais d'y mettre pour empêcher qu'on ne les rejette comme faux. Il faudra examiner s'ils auront les Lettres fleuronées & figurées, les Vignettes, le Frontispice, & généralement toutes les Planches que je viens de dire, qui seront à l'avenir dans les véritables. Ceux qui se

AU LECTEUR.

hazarderont à les contrefaire dans les Provinces, s'il s'en trouve qui s'y veulent exposer, comme ils les debiteront sans Figures, seront obligez d'offrir beaucoup de la matiere qui aura relation avec les Planches, & tout le reste demeurant sans liaison, sera un pur galimatias; outre qu'un Livre contrefait est toujours rempli de fautes, & qu'un Libraire qui songe à l'épargne, en retranche beaucoup de choses pour y employer moins de feuilles. Il ne faut pas s'étonner si des Livres si défigurés se donnent à meilleur marché que les véritables, & c'est cette mediocrité de prix qui peut encor faire voir qu'ils ne le sont pas. On prie ceux qui auront des Mémoires à donner, de les adresser au Sieur Blageart Imprimeur & Libraire, demeurant à Paris Rue S. Jacques, à l'entrée de la Rue du Plâtre, & de faire sçavoir en quel lieu on

AU LECTEUR

pourra estre éclaircy des circonstances dans le temps que les Articles seront employez. Pour les Histoires envoyées par des Particuliers, on croit devoir avertir une fois pour toutes, que si on y retouche, c'est seulement pour les mettre dans le stile serré du Mercure, qui doit estre le mesme par tout, ou pour ôter quelquefois des choses qui sont trop libres, ou qui satirisant trop, pourroient chagriner les Intéressés. S'il arrive qu'on difere à mettre dans le Mois les choses qu'on donne, ce n'est qu'à l'égard des Galanteries, qui n'ont aucun besoin de l'ordre du temps; mais tost ou tard on y met tout ce qui est bon, ou quand on ne le met point, ce n'est pas qu'on n'y trouve beaucoup d'esprit, mais il y a des choses tres-spirituelles & tres-bien tournées qui ne sont pas bonnes à imprimer. On ne scauroit avoir trop de circonspection à rendre le Mercure

AU LECTEUR.

digne d'estre toujours lu dans des lieux
d'où la moindre liberté le banniroit.
Comme beaucoup de Personnes font la
grace d'écrire à l'Auteur, il les prie
de ne point trouver mauvais s'il se dis-
pense de leur répondre. Outre qu'il a
besoin de son temps pour travailler &
pour s'informer des Nouvelles de cha-
que Mois, il croit répondre assez quand
il met les Ouvrages qu'on luy envoie.
Les Libraires de Province sont avertis
qu'on leur fera bon marché à propor-
tion de l'éloignement des lieux, & de
ce qu'il leur pourra couster pour le port.
Chacun n'aura qu'à envoyer son Cor-
respondant chez ledit Sieur Blageart,
& on y fera les Paquets tant pour les
Libraires que pour les Particuliers.
Le prix des dix Volumes de l'Année
1677. ne fera point augmenté. Ils
contiennent les Nouvelles des douze
Mois, parce qu'on a ramassé dans le

AU LECTEUR.

premier celles de Janvier, de Fevrier, & de Mars, jamais Conquérant n'ayant fait de si grandes Conquestes que LOUIS LE GRAND dans le cours d'une seule Année. Il n'y a point d'Histoire qui en fasse voir de pareilles, si on a égard à la force des Places qui ne manquoient ny d'Hommes ny de Munitions. Elles auroient esté imprénables autrefois. Tant d'Actions surprenantes rendent ces dix Tomes considérables. On y rend la gloire qui est deüe à ceux qui ont fait les Conquestes, & à ceux qui les ont chantées, & on y ramasse mille choses curieuses qu'on n'auroit pû trouver ensemble, si le Mercure n'avoit jamais esté fait. Les unes auroient esté separées ; les autres n'estant qu'en feuilles volantes, se seroient perduës, & il y en auroit eu beaucoup que la négligence de les recueillir auroit empesché de conserver.





NOUVEAU
MERCURE
GALANT.

TOME X.



E vous sçay bon
gré, Madame, de
l'amitié que vous
témoignez avoir prise pour
le Ruisseau. Elle ne me sur-
prend point. Vous avez l'es-
prit délicat, & j'estois per-

Tome 10.

A

2 LE MERCURE

suadé en vous l'envoyant, qu'il seroit favorablement reçu. Comme le mérite fait effet par tout, ce Ruisseau que vous appelez le plus galant des Ruisseaux, avoit fait un si grand bruit par les avantages que promettoit l'égalité de son cours, que toutes les Prairies qui pouvoient prétendre à ses complaisances, estoient charmées de sa réputation. Ainsi, quoy que ce soit quelque chose d'assez singulier qu'un Ruisseau Amant, celle qui eut la

GALANT. 3

gloire de s'attirer son hommage, avoit déjà entendu parler de ce qu'il valoit, & vous pouvez croire que l'offre de ses soins ne luy déplût pas. Vous en jugerez par cette Réponse qu'elle luy fit, apres l'avoir écouté sans l'interrompre.

:**:***

LA PRAIRIE AU RUISSEAU.

*Q*ue vostre éloignement m'a
fait souffrir de peine!
Je sechois sur le pied de me voir
loin de vous,

A iij

4 LE MERCURE

*Je n'avois plus de Fleurs, & j'étois
entre nous,
Semblable à ces guérets que l'on
voit dans les Plaines ;
Mais puis que je vous voy, je m'en
vay refleurir,
Et seûre de vos Eaux, je ne scaurois
périr.*


*Mais puis-je me flater que ces Eaux
si chéries
Ne coulent que pour moy ? n'est-il
point de Prairies
Dont l'émail éclatant puisse ar-
rester vos pas ?
Je crains tout, mais enfin je ne le
pense pas.*


*Vous estes descendu d'une Source
trop pure,
Pour ternir par cette action*

GALANT.

*Vostre crystal & vostre nom;
Et si j'en croy vostre murmure,
Vous ne serez jamais inconstant ny
parjure.*



*Cependant la rapidité
Dont je vous voy' courir le long de
ce rivage,
Est de vostre infidelité
Un assez funeste présage.
Ah, si pour mon malheur, comme
un Ruisseau volage,
Après avoir sçeu m'engager,
Je voyois vostre cours ailleurs se
partager,
De combien de soucis me verrois-je
remplie?
Mais quand on va si viste, il faut
qu'on soit léger;
Et si je m'en rapporte à ce qu'on en
publie,
Vous estes sujet à changer.*

6 LE MERCURE



*Je suis jalouse enfin, & quand l'O-
cean mesme,
Riche de tant de flots qu'il reçoit
dans son sein,
Auroit pour moy quelque dessein,
Si son amour n'estoit extrême,
J'aimerois cent fois mieux un fidelle
Ruisseau
Qui pour Thétis, ny pour son Dia-
dème,
Ne voudroit pas ailleurs puiser
deux gouttes d'eau ;
Voila comme je suis, & c'est ainsi
que j'aime.*



*Ne me voir qu'en courant ! ah je
n'ose y penser,
Je sens à ce discours mes Fleurs se
hérissanter,
Et le cruel Hyver me donne moins
d'alarmes :*

GALANT. 7

*Helas, où courez-vous? coulez
plus lentement,*

*Le Lit que je vous offre a-t-il si
peu de charmes,*

*Qu'il ne puisse fixer la course d'un
Amant?*



*Venez vous égayer au bord de nos
Fontaines,*

Leurs ondes par vostre moyen

Se trouveront en moins de rien

Des Hélicons, des Hippocrenes,

*Car je n'ignore pas au bruit que
vous menez*

Que vous boüillez de vous y redres

C'est vainement que vous tournez,

Je sçay que c'est là vostre tendre

*Que vous diray-je plus? j'ay des
tapis de Fleurs*

Sur qui vous pourrez vous étendre,

*L'Aurore chaque jour les baigne
de ses pleurs,*

2 LE MERCURE

*Qui composent un doux mélange
Qui fait hôte à la fleur d'Orage.*



*Ah laissez-vous tenter ! au nom de
nos amours*

*Faites sur vous quelques retours,
Et coulez tout au moins avec plus
de paresse :*

*Si vous n'arrestez votre cours,
Vous allez dans la Mer vous perdre
pour toujours,*

*Et je ne seray plus qu'un objet de
tristesse ;* (presse.

*Mais c'est en vain que je vous
De retarder un peu votre extrême
vitesse,*

*Et qu'un vent opposé seconde mes
souhairs ;*

*L'Amour & les Ruisseaux ne re-
montent jamais.*

GALANT.



*Je ne demãde point que vous veniez
sans cesse*

*M'aroser nuit & jour ; non, quel-
que secheresse*

*Qui puisse me brûler, je ne m'en
plaindray pas,*

*Pourveu qu'en d'autres lieux, tou-
jours fidelle & tendre,*

*Vos Eaux, vos cheres Eaux, n'ail-
lent point se répandre ;*

*Je ne me fonde point sur mes foibles,
appas,*

*Quoy qu'un Fleuve pompeux suivy
de cent Rivières,*

*Qui sont ses humbles Tributaires,
En superbe appareil me viennent tous
les ans.*

*Apporter sur mes bords cēt liquides
presens..*

10 LE MERCURE



*Mais il faut dire tout, c'est un
Fleuve volage
Dont les débordemens sans mesure
ny choix
S'étendent dans les Champs ainsi
que dans les Bois.
Qui peut s'accommoder d'un sem-
blable partage,
Ne me ressemble pas: Eussiez-vous
plus d'attraits
Que l'on ne voit d'Epis chez la
blonde Cérés,
Si vous allicz ainsi de rivage en
rivage,
Je vous prefererois le moindre Ma-
récage,
Et deussay-je en mourir, je romprois
pour jamais.*

La netteté de ces Vers

GALANT. 11

vous fait assez voir qu'ils viennent de Source. Ils sont d'un Gentilhomme qui cherche la Nature dans tout ce qu'il fait, & qui par là ne fait jamais rien que d'agreable. Cet Ouvrage n'estant pas le seul que vous ayez veu de luy, le stile vous en doit faire deviner le nom. Il a des expressions heureuses qui le distinguent assez pour ne vous donner aucune peine à le reconnoistre. Deux Marys que vous voulez bien que je me dispense de

12 LE MERCURE

vous nommer, en prennent souvent d'inutiles sur des soupçons mal fondés qui leur font passer de méchantes heures. Ils sont tous deux dans les Charges, tous deux impitoyablement délicats sur le Point-d'honneur, & par conséquent tous deux jaloux, jusqu'à trouver du crime dans les plus innocentes conversations. La Femme de l'un est une Blonde bien faite, d'une taille fine & dégagée, l'œil bleu, bien fendu, & un vi-

GALANT. 13

sage qu'on peut dire avoir
 esté fait autour. L'autre a
 pour Femme une grande
 Brune, qui a la douceur
 mesme peinte dans les
 yeux, le teint uny, le nez
 bien taillé, la bouche a-
 greable, & des dents à se
 récrier. Ces deux Dames
 qui n'ont pas moins d'es-
 prit que de beauté, ont
 encor plus de vertu que
 d'esprit, mais cette vertu
 n'est point farouche; &
 comme elles sont fort éloi-
 gnées de l'âge où il semble
 qu'il y ait quelque obli-

14 LE MERCURE

gation de renoncer aux plaisirs, le Jeu, la Comédie, l'Opéra, & les Promenades, sont des divertissemens qu'elles ne se refusent point dans l'occasion. Il y a une étroite amitié entre elles, & cette amitié a peut-être fait la liaison des Marys qui se sont gastez l'un l'autre, en se découvrant leur jalousie. Vous jugez bien, Madame, que cette conformité de sentimens les a fait agir de concert pour le remède d'un mal qui les tient dans une continuelle

GALANT. 15

inquiétude. C'est ce qui embarrasse ces deux aimables Personnes, qui ne fçauroient presque plus faire aucune agreable Partie sans qu'un des Marys soit leur surveillant. A dire vray, la trop exacte vigilance n'est pas moins incommode qu'jurieuse. Quelque tendresse qu'une Femme puisse avoir pour celuy à qui le Sacrement la tient attachée, elle n'aime point à luy voir faire le personnage d'Argus. Tout ce qui marque de la défiance luy tient lieu d'ou-

16 LE MERCURE

trage; & les Marys ayant leurs heures de reserve dont personne ne vient troubler la douceur, il est juste qu'ils abandonnent les inutiles à ceux qui n'en profitent jamais sans témoins. Les Dames dont je vous parle devenues inséparables & par leur véritable amitié, & par le fâcheux rapport de leur fortune, n'oublioient rien pour se dérober, quand elles pouvoient, aux yeux de leurs importuns Espions. Ce n'est pas, comme je

vous l'ay déjà dit, qu'elles eussent aucune intrigue qui pût mettre leur vertu en péril, mais il suffisoit qu'on se défiast de leur conduite pour leur faire prendre plaisir à se débarasser de leurs Jaloux, & c'estoit pour elles un sujet de joye incroyable qu'une Partie d'Opéra ou de Promenade faite en secret. Parmi ceux dont le Jeu leur avoit donné la connoissance (car si elles ne pouvoient s'empescher d'estre observées, elles s'estoient mises sur le pied de

18 LE MERCURE

faire une partie de ce qu'elles vouloient) deux Cavaliers aussi civils que galants, leur avoient fait connoître par quelques assiduez que le plaisir de contribuer à les divertir estoit un plaisir sensible pour eux. Elles meritoient bien leurs complaisances, & l'agrément de leur humeur joint à leur beauté qui n'estoit pas médiocre, pouvoit ne pas borner entièrement à l'estime les sentimens qu'ils tâchoient quelquefois de leur décou-

vrir. Ils estoient Amis, & quand ces Belles trouvoient l'occasion de quelque divertissement à prendre sans leur garde accoutumée, elles n'estoient point fâchées d'en faire la Partie avec eux. Dans cette disposition, voicy ce qui leur arriva pendant que les jours estoient les plus longs; car, Madame, je croy que le temps ne fait rien auprès de vous à la chose, & qu'une aventure du Mois de Juillet que vous ignorez ne vous plaira pas moins à écouter.

B ij

20 LE MERCURE

qu'une Avanture du Mois de Decembre. On m'en apprend de tous les costez, & ne vous les pouvant écrire toutes à la fois, j'en garde les Memoires pour vous en faire un Article selon l'ordre de leur ancienneté.

Le Jeu servant toujours de prétexte aux Dames à recevoir les visites des Cavaliers, tantost chez l'une, & tantost chez l'autre, la Feste d'un des deux arrive. Elles luy envoient chacune un Bouquet. Cela se prati-

que dans le monde. Il leur en marque sa reconnoissance par des Vers galans, & par une tres-instante priere de prendre jour pour venir souper dans une fort belle Maison qu'il a aupres d'une des Portes de la Ville, où il les attendra avec son Amy. Le Party est accepté, mais l'importance est de venir à bout de la défiance des Marys qu'on ne veut point mettre de la Feste. Heureusement pour elles, ils se trouvent tous deux chargez d'affaires en mes-

22 LE MERCURE

me temps. On choisit ce jour. Le Cavalier est averty. Les ordres sont donnez, & il ne s'agit plus que d'excuter. Les Dames feignent de vouloir aller surprendre une de leurs Amies qui est à une lieuë de Paris, & d'où elles ne doivent revenir qu'au frais. Un des Marys les veut obliger à remettre au lendemain, afin de leur tenir compagnie, & de se délasser un peu de l'accablement des affaires. Il n'en peut rien obtenir, & sur cette con-

testation arriva un Laquais de la Dame qui les avertit de son retour, & qu'elle viendra jouer l'aprèsdînée avec elles. Leurs mesures sont rompuës par ce contretemps. Les deux Amies dissimulent. Refuser une Partie de Jeu pour en proposer une autre qui les laisse disparoître pour tout le reste du jour, ce seroit donner de legitimes soupçons. Elles jouient, demeurent à souper ensemble apres que le Jeu est finy, & feignent d'y avoir gagné un mal de

24 LE MERCURE

reste qui leur oste l'appétit,
& qui ne peut estre soulagé
que par une Promenade
aux Thuilleries. On met
les Chevaux au Carosse. Le
Mary que leur empresse-
ment à vouloir faire une
Partie de Campagne sans
luy, avoit déjà commencé
d'inquieter, les fait suivre
par un petit Homme in-
connu qui entre avec elles
aux Thuilleries, & les en
voyant sortir incontinent
par la Porte qui est du costé
de l'eau, & monter dans
une Chaise Roulante qu'
elles

elles avoient donné ordre qu'on y fist venir, découvrir le lieu du Rendez-vous, & en vient donner avis au Mary. Le coup estoit rude pour un Jaloux. Il court chez son Associé en jalousie, luy conte leur commun desastre, & luy faisant quitter les Affaires qu'il n'avoit pas encor achevé de terminer, le mene où la Feste se donnoit. Ils trouvent moyen d'entrer dans la Court sans estre veus, & se glissent de là dans le Jardin, d'où ils peuvent aisément

26 LE MERCURE

découvrir tout ce qui se passe dans la Salle. Elle estoit éclairée d'un fort grand nombre de Bougies. Ils s'approchent des Fenestres à la faveur de quelques Arbres faits en Buissons ; & quoy qu'ils ne remarquent rien qui sente l'intrigue dans les respectueuses manieres dont les Cavaliers en usent avec leurs Femmes, elles leur paroissent de trop bonne humeur en leur absence, & ils voudroient qu'elles ne se montrassent aimables que pour eux. Le

Soupe s'acheve au son des Hautbois qui prennent le chemin du Jardin où la Compagnie les suit. Les Marys qui veulent voir à quoy l'Avanture aboutira, se retirent dans un Cabinet de verdure où ils demeurent cachez. Les Dames ont à peine fait un tour d'Allée, qu'elles voyent l'air tout couvert de Fusées volantes, qui sortent du fonds du Jardin; les Etoilles & les Serpentaux qu'elles font paroître tout-à-coup, les divertissent plus agréa-

28 LE MERCURE

blement que leurs Marys, qui ne sont pas en estat de gouter le plaisir de cette surprise. L'aimable Brune dont je vous ay fait le Portrait prend une de ces Fûsées, & la veut tirer elle-mesme. Celuy qui donne la Feste s'y estant inutilement opposé, luy met un Mouchoir sur le cou, dans la crainte qu'elle ne se brûle. Le Mary perd patience, il veut s'échaper. Celuy qui est avec luy dans le Cabinet l'arreste, & a luy-mesme besoin d'estre ar-

resté au moindre mot qu'il voit qu'on dit tout bas à sa Femme. Jamais Jaloux ne souffrirent tant. Ils frappent des pieds contre terre, arrachent des feuilles, les mangent de rage, & on prétend qu'un des deux pensa crever d'une Chémille qu'il avala. Après quelques Menuets dansés dans la grande Allée, on vient dire aux Dames qu'un Bassin de Fruits les attendoit dans la Salle pour les rafraîchir. Elles y retournent & n'y tardent qu'un moment,

30 LE MERCURE

parce que minuit qui sonne leur fait une nécessité de se retirer. Les Cavaliers les accompagnent jusqu'à leur Chaise roulante qu'elles quittent pour aller reprendre leur Carrosse qu'elles ont laissé à l'autre Porte des Thuilleries, & cependant les Hautbois qui ne sont point avertis de leur départ continuent à jouer dans le Jardin. Leur présence est un obstacle fâcheux à l'impatience des Réclus du Cabinet de verdure qui brûlent d'en sortir pour s'ap-

procher des Fenestres comme ils ont fait pendant le Soupé. Il est vray qu'ils ne demeurent pas long temps dans cette contrainte, mais ils n'en sont affranchis que pour souffrir encor plus cruellement. Un de ces Messieurs de la Musique champestre estant entré dans la Salle pour demander quelque chose à celuy qui les employoit, revient dire à ses Compagnons qu'il n'y avoit plus trouvé personne, & qu'il n'avoit pû sçavoir ce que la Compa-

32 LE MERCURE

gnie estoit devenue. Les Marys l'entendent, & c'est un coup de foudre pour eux. Leur jalousie ne leur laisse rien imaginer que de funeste pour leur honneur. Ils pestent contre eux-mêmes de leur lâche patience à demeurer si longtêps témoins de leur honte, & ne doutant point que leurs Femmes ne soient dans quelque Cabinet avec leurs Amans, ils sortent du Jardin, montent en haut, vont de Chambre en Chambre, & trouvant une Porte fermée, ils font

tous leurs efforts pour l'enfoncer. Un Domestique accourt à ce bruit. Il a beau leur demander à qui ils en veulent. Point de réponse. Ils continuent à donner des pieds contre la Porte, & le Domestique qui n'est point assez fort pour les retenir, commence à crier aux Voleurs de toute sa force. Ces cris mettent toute la Maison en rumeur. On vient au secours. Chacun est armé de ce qu'il a pû trouver à la hâte, & le Maître-d'Hostel tient un Mousqueton qu'il

34 LE MERCURE

n'y a pas plaisir d'essuyer.
Nos Desesperez le craignent. Ils moderent leur emportement, & on ne voit plus que deux Hommes interdits, qui sans s'expliquer enragent de ce qu'on met obstacle à leur entreprise. Comme ils ne sont connus de personne, & qu'ils n'ont point leurs Habits de Magistrature, on prend leur silence pour une conviction de quelque dessein criminel; & afin de les faire parler malgré eux, le Maistre-d'Hostel envoye chercher

un Commissaire sans leur en rien dire, & les fait garder fort soigneusement jusqu'à ce qu'il soit arrivé. Cependant les Cavaliers qui ont remené les Dames aux Thuilleries, reviennent au lieu où s'est donné le Repas, & sont surpris de voir entrant qu'on amène un Commissaire. Ils en demandent la cause. On leur dit que pendant que tout le monde estoit occupé en bas à mettre la Vaiselle d'argent en seûreté, deux Voleurs s'estoient coulez dans les

36 LE MERCURE

Chambres, & avoient voulu enfoncer un Cabinet. Ils y courent avec le Commissaire qui les livre pendus dans trois jours. Jugez de l'étonnement où ils se trouvent quand on leur montre les prétendus Criminels. Le Commissaire qui les reconnoist se tire d'affaire en habile Homme, & feignant de croire que ce sont eux qui l'ont envoyé chercher, il leur demande en quoy ils ont besoin de son ministère. Ils l'obligent à s'en retourner chez luy,

sans s'éclaircir de la bévue
qui l'a fait appeller inutile-
ment; & les Cavaliers qui
devinent une partie de la
vérité, ayant fait retirer
leurs Gens, leur offrent telle
réparation qu'ils voudront
de l'insulte qu'on leur a
faite sans les connoître.
C'est là que le mystere de
la Feste se développe. Celuy
qui l'a donnée leur décou-
vre qu'elle est la suite d'un
Bouquet reçu, & qu'ayant
prié les Dames d'obtenir
d'eux qu'ils luy fissent l'hon-
neur d'en venir partager le

38 LE MERCURE
divertissement avec elles,
il avoit eu le chagrin d'ap-
prendre qu'un embarras
impréveu d'affaires n'avoit
pas permis qu'ils les pûssent
accompagner; qu'il venoit
de les remener chez elles,
& qu'il esperoit trouver
une occasion plus favora-
ble de lier avec eux une
Partie de plaisir. Tandis
qu'il ajoute à ces excuses
des civilitez qui adoucissent
peu à peu la colere de nos
Jaloux, son Amy envoie
promptement avertir les
Dames de ce qui vient

d'arriver, afin qu'elles prennent leurs mesures sur ce qu'elles auront à dire à leurs Marys. Ils quittent les Cavaliers satisfaits en apparence de cette défaite, & fort résolus de faire un grand chapitre à leurs Femmes. Elles préviennent leur méchante humeur, & les voyant retourner chagrins, elles leur content en riant la malice qu'elles leur ont faite de ne les mettre pas d'une Partie dont on avoit souhaité qu'ils fussent; ce qui devoit leur faire con-

40 LE MERCURE

noître que quand les Femmes ont quelque dessein en teste, elles trouvent toujours moyen de l'exécution. Les Marys se le tinrent pour dit; & ceux qui ont sçeu les circonstances de l'Histoire, assurent que depuis ce temps-là ils ont donné à leurs Femmes beaucoup plus de liberté qu'ils ne leur en laissoient auparavant. C'estoit le meilleur party à prendre pour eux. Le beau Sexe est ennemy de la contrainte, & telle n'auroit jamais la moindre

tentation de galanterie, qui n'en refuse pas quelquefois l'occasion pour punir un Mary de sa défiance.

Comme une prine qu'on a meritée ne donne jamais sujet de plaindre celuy qui la souffre, on peut dire tout au contraire qu'on voit rarement récompenser la Vertu sans qu'on en témoigne de la joye. C'est ce qui a paru depuis peu quand Monsieur le Comte d'Ayen a esté reçu Duc & Pair au Parlement. Ses belles qua-

42 LE MERCURE

litez luy ont acquis une estime si generale, que toute la Cour s'est interessée aux avantages que luy donne ce nouveau Rang. Il est Fils de Monsieur le Duc de Noailles, & c'est assez dire pour faire connoître qu'il partage la Pieté, qui est comme un Bien hereditaire dans toute cette illustre Maison. Les soins qu'il a pris de se rendre les belles Lettres familières, ne l'ont pas empêché d'apprendre tout ce qu'on peut sçavoir dans la Guerre. Il

GALANT. 43

commença de donner des
marques de son courage,
lors qu'on envoya du Se-
cours aux Hollandois con-
tre l'Evesque de Munster.
Il a toujours servy depuis
ce temps-là; & le Roy vou-
lant montrer la satisfaction
qu'il avoit de sa conduite,
le fit l'Année dernière Ma-
reschal de Camp.

Sa Majesté a fait le mes-
me honneur depuis quel-
ques jours à M^{rs} de Tracy
& de Rubantel. Je vous ay
appris tant de choses avan-
tageuses du premier dans

D ij

44 LE MERCURE

ma Lettre du Mois d'Avril, que je n'ay plus rien à vous en dire, sinon qu'il a continué depuis ce temps à servir comme il avoit fait auparavant. On ne peut mieux sçavoir son Mestier, avoir plus de courage, ny prévoir de plus loin les choses qui doivent arriver. M^r de Rubanrel qui a le mesme Employ que luy dans les Gardes, a fait aussi paroistre beaucoup de zele, de valeur & d'application, toutes les fois que l'occasion s'est offerte d'en don-

ner des marques. Plusieurs
de cette Famille ont finy
glorieusement leurs jours
dans le Service, & ont me-
rité par là de vivre tou-
jours.

C'est un avantage qui
est assuré à Dom Joseph
d'Ardenne, Comte d'Illes,
Lieutenant General des
Armées du Roy. Il est mort
après avoir tres-bien servy
en son temps. Il estoit d'une
Maison fort considérable,
& la Noblesse du Roussillon
avoit beaucoup de créance
en luy.

46 LE MERCURE

M^r l'Abbé de Castelan est mort aussi, fort regretté de quantité de Personnes de la plus haute Qualité, qui avoient beaucoup d'estime pour luy. Il estoit Frere de M^r de Castelan Major des Gardes, dont la bonne mine & le courage estoient connus, & que nous avons perdu à Gigeri.

Après ces tristes Nouvelles, voudrez-vous bien, Madame, écouter les Plaintes d'un Malheureux, que plus d'une infidélité souf-

ferte n'a pû guérir de la foibleſſe d'engager touſjours ſon cœur ? Il les fait avec aſſez d'eſprit pour meriter que vous perdiez un peu de temps à l'entendre ; & quoy que vous vous ſoyez renduë inſenſible aux maux de l'Amour, la maniere dont il exprime les ſiens vous pourra toucher.





L'AMANT TROMPE.

DEgoûté pour toujours des
Beautés de la Cour,
 Je pestois hautement contre leur
inconstance,
 Et d'un Homme, ennemy déclaré
de l'Amour,
 J'affectois en tous lieux l'heureuse
Indifférence.



*La Chasse me plaisoit, & toujours
 dans les Bois,
 Pour mieux me garantir des sur-
 prises des Belles,*

*J'évitois avec soin le piège des
Ruelles, (choix
Et la Retraite étoit mon dernier*



*Si mes traits poursuivoient quelque
Beste sauvage,
Je n'appréhendois point d'en estre
mal-traité,
Et des Oyseaux, d'accord dans leur
tendre ramage,
L'enviois la fidélité.*



*De leur commerce heureux le tran-
quille avantage
Me faisoit plaindre le malheur
D'un Amant qui surpris d'une
douce langueur,
Sur la foy d'un bel œil imprudem-
ment s'engage
A risquer en aimant, le repos de
son cœur.*

Tome 10.

E

50 LE MERCURE



*Le mien que les dehors d'une belle
apparence*

*A s'en laisser duper avoient cent
fois réduit,*

En retiroit au moins ce fruit

Qu'une assez longue expérience

*Le mettoit en état de n'estre plus
séduit.*



*Mais pour ne pas aimer quand le
panchant y pousse,*

En vain nous employons nos soins;

C'est une habitude si douce,

*Qu'on la reprend lors qu'on le croit
le moins.*



Vn jour assis sur la Fougere,

*Je prenois des Zéphirs le frais dé-
licieux,*

*Quand j'aperçeus une jeune Bergere
Dont l'éclat ébloüit mes yeux.*



L'art ne luy prestoit rien; sa beauté
naturelle

Brilloit avec tant d'agrément,
Que plein d'un doux saisissement,
Au péril de ne faire encor qu'une
Infidelle,

Je courus rendre hommage à cet
Objet charmant.



Quel bonheur fut le mien! nos
cœurs d'intelligence

Se trouverent tous deux en mesme
temps charmez;

Il sembloit que l'Amour jaloux de
sa puissance,

L'un pour l'autre les eust formez.



Depuis ce temps, unis par les plus
belles chaînes,

Nous ignorions l'usage des sou-
pirs;

52 LE MERCURE

*Et dans leur pureté, sans mélange
de peines,*

*Nous goustions les plus doux
plaisirs.*



*Nos flâmes chaque jour devenoient
plus ardentes,*

*Tout nous rendoit heureux dans ce
charmant séjour ;*

Et des passions violentes,

*Nous n'y sentions que celle de
l'Amour.*



L'ame pleinement satisfaite,

*Je n'enviois le sort ny des Rois, ny
des Dieux,*

Et je préférerois la Houlette

Au Destin le plus glorieux.



*Vn Habit de Berger m'en donnoit
l'innocence,*

*Je ne dédaignois point de garder
des Troupeaux,
Et d'accorder des Chalumeaux,
Favorisé de l'Ombre & du Si-
lence,
Au doux murmure des Ruisseaux.*



*Tel Iupiter descêdu sur la Terre,
Quitta l'éclat pompeux de sa Di-
vinité,
Et fit hommage du Tonnerre
Aux pieds d'une jeune Beauté.*



*L'Amour causa cette métamor-
phose,
D'Apollon il fit un Pasteur,
Et sur ce grand Exemple il n'est
rien que l'on n'ose
Pour se rendre maistre d'un cœur.
L'aurois plus fait encor pour tou-
cher ma Bergere.*

54 LE MERCURE

*Falloit il qu'un Rival vint cor-
rompre sa foy,*

*Ou devoit-il assez lay plaire
Pour partager des vœux qui n'es-
toient deûs qu'à moy?*



*L'Ingrate me trahit ; Dieux, qui
l'auroit pû croire?*

*Mon feu se reposoit sur sa simpli-
cité ;*

*Cent sermens m'assuroient, elle en
perd la mémoire,*

Et court à l'infidélité.



*Pour me vâger de l'Inhumaine,
En vain d'un vif dépit j'écoute le
transport.*

*J'ay beau m'abâdonner tout entier
à la haine,*

L'Amour est toujours le plus fort.



*Mon sort a bien changé, je pers tout
ce que j'aime,*

*La douceur d'estre aimé remplissoit
mes desirs ;*

*On me l'oste, & le Ciel dans mon
malheur extrême*

*Me condamne peut-estre à d'eter-
nels soupirs.*



*Amour, toy qui d'abord me fus si
favorable,*

Dans cette triste extremité,

Rens-moy cette belle Coupable,

Ou ma premiere liberté.

Cette Piece a quelque
chose de champestre, & je
l'ay choisie exprés de ce
caractere parmy beaucoup

E iiii

56 LE MERCURE

d'autres que j'ay à vous faire voir, pour donner à ma Lettre une plus agreable diversité. On ne m'en a point nommé l'Auteur. J'ay sçeu seulement qu'il n'avoit pas un Génie moins heureux dans les matieres badines, que dans celles qui sont éloignées de l'enjouement, & qu'il achevoit de mettre en Vers libres le Testament de Mademoiselle du Puy. Il n'en fut jamais un plus extraordinaire. Il fait grand bruit icy. Tout le monde en

Parle, tout le monde souhaite l'avoir, & je n'en ay pû encor recouvrer de Copie entiere à vous envoyer. Mademoiselle du Puy est cette celebre Joüeuse de Harpe qui mourut il y a deux ou trois mois, & voicy entr'autres Articles ce que j'ay entendu debiter du Testament dont il s'agit. Il porte qu'il n'y auroit à son Enterrement ny Bossus, ny Boiteux, ny Borgnes, & on y trouve marqué le nombre d'Hommes mariez, de Femmes & de Filles

38 LE MERCURE

qu'elle souhaitoit qu'on en priaft. Elle ordonne que fa Maifon ne fera louée pendant vingt ans qu'à des Perfonnes qui feront Preuve de Nobleffe, & donne une Place pour faire un Jardin, à condition que celuy à qui elle la laiffe n'y fera point planter d'Arbres nains. Vous jugez bien par là, Madame, que la Demoifelle eftoit raifonna- blement vifionnaire. Vous en ferez encor mieux per- fuadée quand je vous auray appris, que comme il n'y a

GALANT. 59

presque personne qui n'ait son Animal favory, elle avoit des Chats qu'elle n'a pû oublier en mourant. Ainsi elle a étably une Rente pour leur nourriture, & un Revenu considérable dont doit jouir celui à qui elle en confie le soin. Vous direz que cette Rente luy assurant dequoy vivre, il y a du moins quelqu'un qui profite de sa folie. La chose ne recevroit point de difficulté, si c'estoit pour ce quelqu'un que la Rente eust esté faite via-

60 LE MERCURE

gere, mais elle ne l'est que pour ses Chats; & comme elle s'éteint par leur mort, il faut qu'il meure avant eux, s'il veut empêcher qu'elle ne luy manque. Elle avoit leu sans-doute que quelques Peuples avoient autrefois ébably des Hospitiaux pour les Chiens, & qu'il y en a encor aujourd'huy en Turquie, quoy que les Mahometans aiment moins les Chiens que les Chats, pour lesquels ils ont une grande vénération. Pour la Harpe qui

luy avoit fait gagner tant de Bien; elle la laisse à un Aveugle des Quinze-vints, qu'elle avoit entendu dire qui jouïoit admirablement des Instrumens.

Comme vous aimez la Musique, je vous souhai-
tay fort dernièrement dans
une Assemblée où il y eut
un tres-grand Concert.
J'y recouvray les Paroles
du dernier Air que feu M^r
le Camus a composé. Vous
me les avez demandées, &
je vous les envoie. La belle
Mademoiselle de Ville-

62 LE MERCURE

neuve les chanta avec une justesse à laquelle on ne peut rien ajouter; tout le monde en fut charmé, & jamais il n'y eut tant de loüanges, ny si justement données.

A I R.

N'Estes-vous point resveuse & triste quelquefois?

De vos Rochers & de vos Bois
N'allez-vous point chercher les
plus sombres demeures,

Et dans ces Lieux charmans, sensible à mon amour,

Ne passez-vous point quelques heures,

Comme j'y passe tout le jour?

GALANT. 63

M^r de Frontiniere a fait
ces Paroles. Elles sont
touchantes d'elles - mes-
mes. Jugez ce qu'elles me
parurent dans la bouche
d'une Personne qui est si
propre à toucher. A vous
dire vray, Madame, il y a
un peu de risque à courir,
& la beauté de Mademoi-
selle de Villeneuve jointe
à celle de sa voix, est quel-
que chose de si dangereux,
que pour le repos de bien
des Gens, il seroit à sou-
haiter qu'elle ne se laissast
point voir quand elle

64 LE MERCURE

chante. Voicy d'autres Paroles sur un sujet tout différent. M^r Moliere en a fait l'Air depuis peu avec son succès ordinaire.

A I R.

J' Aime l'Eau pour l'amour du
Vin;
Elle fringue mon Verre,
Elle arrose la Terre,
Et nourrit le Raisin.
I'aime l'Eau pour l'amour du
Vin.

Vous voulez bien, Madame, que j'ajoute quatre Vers à ces Paroles. Une

Dame qui est encor fort belle, quoy que dans un âge où il semble qu'il ne soit plus permis de prétendre à la Beauté, disoit agreablement ces derniers jours, sur le sujet de sa Feste qui approchoit, que sa belle saison estoit passée, & que ce n'estoit plus pour elle que naissoient les Fleurs. Un Cavalier aussi galant que spirituel, l'entendit, & le jour de cette Feste estant venu, il luy envoya un Bouquet de Tubéreuses, qui sont assez

66 LE MERCURE

rars au Mois de Decembre. Le Bouquet estoit accompagné de ce Quadrain.

*La Beauté que le temps croit avoir
effacée,*

*Ne vous doit point couster de
pleurs ;*

*De ces Fleurs, belle Iris, la saison
est passée,*

Ce sont pourtant de belles Fleurs.

C'estoit quelque chose
d'admirable que les Jardins enchantez du Palais d'Armide, où il en naissoit en tout temps & de toutes les façons. Quoy que vous

foyez instruite de tout ce qui est arrivé à cette belle Princesse par la lecture du Tasse, lisez je vous prie ce qui en a esté imprimé depuis peu sous le titre des Aventures d'Armide & de Renaud. Vous en serez satisfaite. Ce Livre est fort agreable, & vous dire qu'il est de M^r le Chevalier de Meré, c'est vous dire que vous y trouverez autant de pureté de langage, que de délicatesse d'expression.

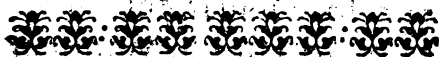
Vous ne serez pas moins contente du Compliment

F ij

68 LE MERCURE

que M^r Doujat eut l'honneur de faire à Monsieur le Chancelier, lors qu'il le fut saluer pour la Faculté de Droit de l'Université de Paris, dont il est le plus ancien Docteur Régent. Il estoit accompagné de ses Collègues, & fut présenté par Monsieur Peltier Conseiller d'Etat, comme il l'avoit esté en pareille rencontre par M^r de Lamignon à feu Monsieur Daligre.





COMPLIMENT

A MONSIEUR

LE CHANCELIER.

MONSEIGNEUR,

*Le juste choix que le Roy
 a fait de vostre Personne,
 pour l'élever à la plus haute
 Dignité de la Robe, est sans
 doute la plus infaillible mar-
 que d'un merite achevé. Mais
 c'est encore une preuve bien*

70 LE MERCURE

convainquante, que ce merite est generalement reconnu, de voir que les Loix, qui ordinairement sont muettes au milieu des Armes, prennent d'abord un tel éclat entre vos mains, qu'on n'entend de tous costez que des acclamations & des applaudissemens, pour une action pacifique, dans un temps où les Triomphes de nostre invincible Monarque font tant de bruit en tous lieux, par des miracles de guerre si continuels & si surprenans.

On peut bien, Monsei-

gneur, les appeller surprénans, puis qu'ils n'ont point d'exemple dans toute l'Antiquité, & que l'on n'a gueres moins de peine à les croire apres qu'ils sont arrivez, qu'à les imaginer avant qu'ils arrivent. En effet, il n'y a personne qui soit capable de les concevoir, que cet incomparable Génie qui seul les sçait executer. Car enfin peut-on comprendre cette sage conduite qui pourvoit à tout; cette activité qui est par tout; cette intrépidité heroïque qui anime tout; &

72 LE MERCURE

*enfin cette auguste présence
qui vient à bout de tout ?*

*Mais peut-on assez ad-
mirer les prodiges que ces
grands ressorts ont pro-
duit dans le cours de cette
seule Année, qui n'est pas
encore finie ? une Campagne
qui en vaut plusieurs, si
hautement achevée, en la
Saison qu'on l'ouvreroit à
peine autrefois ; & recom-
mencée avec un pareil succès,
aussitôt que les Ennemis ont
fini les marches & les con-
tre-marches qu'ils ont appel-
lées leur Campagne : plu-
sieurs*

sieurs Places qu'on n'avoit osé attaquer, ou qu'on avoit attaquées inutilement en divers temps, emportées dans peu de jours: une Bataille gagnée par un autre Soy-mesme pendant deux Sieges; ces Braves de toutes Nations forcez en un moment derriere leurs plus forts Remparts, aussi-bien qu'en rase Campagne; & leurs prodigieuses Armées également défaites en combatant & sans combattre?

Vostre zele pour le service & pour la gloire du Roy,

Tome 10.

G

74 LE MERCURE

me fait espérer, Monseigneur, que vous excuserez facilement cette digression sur un Sujet si agreable, & où Vous & les Vostres avez toujours eu tant de part.

Nous voyons, Monseigneur, dans vos sages Conseils, dans vos soins vigilans & fideles, & dans toute vostre Vie, de grandes matieres de plusieurs Panegyriques; & nous voudrions bien nous pouvoir acquiter de ce qui vous est dû en cette occasion. Mais le temps d'un Compliment, dont je

vois bien que j'ay déjà passé
les bornes, ne me permet pas
de suivre cette juste inclina-
tion ; & je connois trop ma
foiblesse, pour me hazarder
à une si difficile entreprise.
Il me suffira de dire, en pas-
sant, ce qui est connu de tout
le monde, que vous sçavez
joindre admirablement bien
des choses qui ne se trouvent
gueres d'accord que dans les
Hommes extraordinaires :
un Esprit pénétrant, avec un
jugement solide ; une modé-
ration sans exemple, avec
une éminente fortune ; & une

76 LE MERCURE

probité inflexible, qui ne considère personne quand il faut juger, avec une affabilité obligeante qui ne rebute personne, quand il faut écouter.

Ainsi, Monseigneur, la justice que le Roy vient de faire à vostre vertu, & à vos longs & importans Services, est un moyen assuré pour la rendre par une seule action, au reste de ses Sujets; & la connoissance que l'on a de cette vérité, dont on voit déjà les effets, répand dans tous les Cœurs

une joye qui n'est pas concevable.

Cependant, Monseigneur, la Faculté de Droit ose se flater de l'espérance que dans cette commune allégresse vous aurez la bonté de distinguer son zele parmy celui des autres Corps, qui ont eu déjà, ou qui auront en suite l'honneur de rendre de semblables devoirs à Vostre Grandeur.

Pour nous attirer cet avantage, il suffiroit de l'attachement particulier qu'exige de nous la profession des

G iiij

78 LE MERCURE

Loix, dont vous estes l'Oracle & l'appuy tout ensemble.

Mais outre cette dépendance aussi glorieuse que nécessaire, aux obligations de laquelle nous tâchons de répondre par une profonde vénération, & par des vœux ardens & sinceres; que ne devons-nous pas à V. G. pour l'inclination qu'elle a toujours témoignée de voir rétablir l'Etude de la Jurisprudence; qui vous est chere, parce que vous la possédez parfaitement, & parce

*que vous en connoissez mieux
que personne l'importance
Et la nécessité ? Vous sçavez,
Monseigneur, combien elle
est décheuë de sa premiere
splendeur dans ce Royaume
où on l'a veuë si florissante
pendant plusieurs Siecles.*

*Maintenant que vous estes
en état de la vanger du mé-
pris injurieux qu'en font
ceux à qui elle est inconnuë;
que pouvons-nous souhaiter
de plus honorable pour V. G.
Et de plus utile pour le Pu-
blic, si ce n'est l'entier ac-
complissement de vos grands*

G iiij

& loüables desseins ; & que pour en voir l'effet, vous puissiez servir le Roy & l'Etat dans les nobles fonctions d'une Dignité si éminente aussi longuement que dans celles de tous les autres Emplois que vous avez si dignement remplis ?

Monfieur le Chancelier reçut cette Députation d'une maniere toute obligeante. Le merite particulier de M^r Doujat luy estoit connu, & il sçavoit la reputation qu'il a parmy

GALANT. 81

tous ceux qui estiment les belles Lettres. La place qu'on luy a donnée dans l'Académie Française en est une marque. Il est originaire de Toulouse, descendant d'un Loüis Doujat, qui fut pourveu le premier il y a environ 160. ans de la Charge d'Avocat General du Grand Conseil, cette Compagnie n'en ayant point eu avant luy. Un de ses Fils se fit Conseiller au Parlement de Toulouse, l'autre demeura à Paris, & depuis ce temps-là il y a

82 LE MERCURE

toûjours eu des Officiers de ce nom dans quelqu'une des Cours Souveraines de ces deux Villes.

Après la mort de M^r du Nozet, Auditeur de Rote, M^r l'Abbé Doujat dont je vous parle, fut proposé par M^r de Marca Archevesque de Toulouse, pour estre envoyé à sa place, & feu M^r le Cardinal Mazarin, instruit de sa haute capacité, luy avoit fait dire qu'il se tint prest à partir ; mais les grandes Alliances & les correspondances que M^{rs}

de Bourlemont avoient en Italie, jointes à quelques autres considerations importantes, firent tourner les choses, sur la priere de M^r l'Evesque de Castres depuis Archevesque de Toulouse, en faveur de Monsieur son Frere qui s'est dignement acquité de cet Employ dans des conjonctures assez difficiles. Ce changement n'eut pas lieu de le chagriner, puis qu'il fut cause de l'honneur qu'il reçut d'estre employé par feu M^r le President de Re.

84 LE MERCURE

rigny, à donner à Monseigneur le Dauphin les premières teintures de l'Histoire & de la Fable. Il fut surpris des talens extraordinaires qui éclatoient en ce jeune Prince dès l'âge de six ans. Il s'agissoit de les cultiver, & cela luy donna occasion de composer un Abregé de l'Histoire Gréque & Romaine sur Velleius Paterculus. Cet Ouvrage merite l'approbation que luy a donnée le Public. Il a fait imprimer depuis ce temps-là un Recüeil en La-

rin de tout ce qui regarde le Droit Ecclesiastique particulier à la France, & ensuite une Histoire du Droit Canon. Il travaille presentement à celle du Droit Civil qui paroîtra bientôt, & à des Notes sur Tite-Live pour l'usage de Monseigneur le Dauphin. On les imprime; & comme le Païs Latin n'est pas un Païs inconnu pour vous, je me persuade, Madame, que vous ne manquerez pas de curiosité pour les voir.

Dans le temps que tous

86 LE MERCURE

les Corps se sont empressez
à venir faire leurs Compli-
mens à Monsieur le Chan-
celier, sur le nouveau rang
où le Roy l'a élevé, les Mu-
ses ne sont pas demeurées
muètes; & voicy des Vers
qui ont esté adresséz à
M^r Calpatri, Maistre des
Comptes.



POUR MONSIEUR LE CHANCELIER.

Louis le Grand, & le plus
grand des Rois,
Ne peut faire que de grãds choix,

GALANT. 87

*Etceluy-cy n'a rien, Calpatri, qui
m'étonne.*

*C'est un grand Monarque qui
donne,*

*Et c'est un grand Sujet par soy, par
ses Emplois*

*Qui reçoit, dès longtemps fidele à
la Couronne,*

*Capable aussi plus que personne
Par les soins qu'il a pris des Armes
& des Loix,*

*De soutenir l'éclat dont Thémis
l'envionne.*

*Enfin c'est le TELLIER, tout utile
à la fois*

*Au Public, à l'Etat, ce Ministre
d'élite*

*Dont le Prince aujourd'huy cou-
ronne le merite.*

Il est certain que le choix

88 LE MERCURE

que le Roy a fait de Monsieur le Tellier pour la plus importante Charge de l'Estat, a esté reçu avec les acclamations de toute la France, & c'est ce qui a donné lieu aux deux Quatrains suivans. La Justice parle dans le premier.

QUATRAIN.

I *En veux plus songer qu'à goûter le repos
Que vient de me donner le plus grand
des Héros:
Ainsi si je paroïs n'estre plus occupée,
Le Pere a ma Balance, & le Fils
mon Epée,*

A U T R E.

LOÛIS par sa rare prudence
 En soulageant Thémis, montre que
 par son choix,
 Il veut que le TELLIER en tienne
 la Balance,
 Quand son Fer est tenu par l'Il-
 lustre LOUVOIS.

Je sçay, Madame, que
 ces témoignages de joye &
 de respect rendus à ce grand
 Ministre, n'auront rien de
 surprenant pour vous à qui
 tout son merite est connu;
 mais il vous le fera sans dou-
 te d'apprendre la Conver-

Tome 10.

H

90 LE MERCURE

sion de l'Indifferent à qui vous avez tant de fois reproché l'air tranquille qui paroist dans toutes les actions, & cette Philosophie soit naturelle, soit artificielle dont il se pique, quoy que la plûpart des Gens la regardent en luy comme un défaut. Le croirez-vous, Madame? Il aime, & apparemment il ne cessera pas si-tost d'aimer, car quand l'Amour s'est une fois rendu maistre de ces cœurs Philosophes qui luy ont long-temps résisté, comme il ne seroit

pas assuré d'y rentrer quand il voudroit, il n'abandonne pas aisément la place. Voicy ce que j'en ay pû découvrir. Il voyoit souvent une jeune & fort aimable Personne, & n'avoit commencé à la voir que parce qu'elle aime les Livres & qu'elle a l'esprit tres-éclairé. Après luy avoir donné ses avis sur les lectures qu'elle devoit faire pour ne rien apprendre confusément, il s'offrit à luy servir de Maître pour l'Italien ; & à force de luy faire dire, *j'aime*, dans une autre

H ij

92 LE MERCURE

languè que la sienne, il souhaita d'en estre veritablement aimé. Ses regards parlerent, & comme c'estoit un langage que la Belle n'entendoit pas, ou qu'elle feignoit de ne point entendre, il ne put s'empescher un jour de luy reprocher son peu de sensibilité. Elle se defendit de ce reproche sur l'estime particuliere qu'elle avoit pour luy. Vous sçavez, Madame, que l'estime ne satisfait point un Amant. Il luy declara qu'il en vouloit à son cœur, &

qu'il se tiendrait malheureux tant qu'elle luy en refuseroit la tendresse. La Belle détourna ce discours, & fit si bien pendant quelque temps, qu'il ne pût trouver aucune occasion favorable de le poursuivre. Il devint chagrin, & resvoit aux moyens de faire expliquer celle qu'il aimoit, quand on le vint consulter sur des Vers écrits d'une main qui luy estoit inconnüe. Il est du mestier, & ceux que vous avez veus de la façon, vous donnent

94 LE MERCURE

assez lieu de croire qu'on
s'en pouvoit rapporter à
luy. Il prit le papier qu'on
luy donna, & leut ce qui suit
sans s'attacher qu'à la net-
teté de la Poësie.

Pourquoy m'avoir fait con-
fidence

*Que vous en vouliez à mon cœur?
Il faut que contre vous il se mette
en defense,
Je dois vous empescher d'en estre le
vainqueur.*



*Je ne m'estois point apperceuë
Que tous vos petits soins deussent
m'estre suspects,
Et quand j'en faisois la revueë,
Je les prenois pour des respects.*



*Ah, que ne m'avez-vous laissée,
Cruel Tircis, dans cette douce er-
reur !*

*Vous me voyez embarrassée.
On l'est toujours quand il s'agit
du cœur.*



*Il faut prendre party, je ne dois
plus attendre,
Mais si vous m'attaquez, comment
vous repousser ?
Quand on sent le besoin qu'on a de
se défendre,
Il est déjà bien tard de commencer.*

Ces Vers luy parurent
d'un caractère doux & aisé.
Il le dit d'abord à celui qui
luy en demandoit sa pen-

96 LE MERCURE

fée , & vous pouvez juger de sa surprise quand on l'assura que c'estoit le début d'une Fille qu'il approuvoit. Ce mot le frapa. Il se souvint de la conversation qu'il avoit eüe avec sa belle Ecoliere. Tout ce qu'il venoit de lire s'y appliquoit, & cette pensée le fit entrer dans des transports de joye incroyables; mais il cessoit de se les permettre, si-tost qu'il faisoit reflexion que ces Vers estoient trop bien tournez pour estre le coup d'essay d'une Personne qui
n'en

n'en avoit jamais fait, & qui ne se piquoit point du tout de s'y connoître.

L'incertitude luy faisant peine, il resolut d'en sortir.

Il rendit visite à la Belle,

luy parla d'une nouveauté

qui faisoit bruit, leur ces

Vers dont il avoit pris une

copie, l'observa en les li-

sant, & l'en ayant veu sou-

rire, il l'embarassa si fort,

qu'il luy fit enfin avouer

que c'estoit elle qui les a-

voit faits. Elle ne luy fit

cet aveu qu'en rougissant,

& en luy ordonnant de les

98 LE MERCURE

regarder comme un simple divertissement que sa Muse naissante s'estoit permis, & dont elle avoit voulu le rendre Juge des-intéressé, en luy cachant qu'elle s'estoit mêlée de rimer. La reserve ne l'étonna point, il comprit sans peine ce qu'on vouloit bien qu'il crust, & abandonna son cœur à sa passion. Celle qui la cause en est fort digne. Vous estes déjà convaincuë de son esprit par ses Vers, & je ne la flate point en adjoûrant qu'elle est assez belle.

pour se pouvoir passer d'esprit, quoy qu'il semble que ce soit estre belle & spirituelle contre les regles, que d'estre l'un & l'autre en mesme temps. Si vous la voulez connoistre plus particulièrement, imaginez-vous une Brune qui a la taille tres bien prise, quoy que mediocre; le plus bel oeil qu'on ait jamais veu, la bouche également belle, le teint & la gorge admirables, & outre tout cela un air doux & modeste qui ne vous la rendra nullement

100 LE MERCURE
suspecte de faire des Vers.
Voila son veritable Por-
trait. Tout ce qu'on luy re-
proche pour defect, c'est un
peu trop de mélancolie,
une défiance perpetuelle
d'elle-mesme, & une timi-
dité qu'elle a peine à vain-
cre, mesme avec ceux dont
elle ne doit rien apprehen-
der. Les Vers d'une si ai-
mable Personne n'estoient
pas de nature à demeurer
sans réponse, & quand no-
stre Amant Philosophie
n'auroit pas esté Poëte il y
avoit déjà longtems, c'es-

toit là une occasion à le devenir. A peine deux ou trois jours s'estoient-ils passez, que la Belle reçut un Pacquet, dans lequel elle ne trouva que cette Lettre. Elle estoit datée du Parnasse & avoit pour Titre



APOLLON, A LA JEUNE IRIS.

V*os Vers, aimable Iris, ont
fait du bruit icy,
On vous nomme au Parnasse une
petite Muse.*

I iij

102 LE MERCURE

*Puis que vostre début a si bien
réüssy,*

Vous irez loin, ou jem'abuse.

*Nos Poëtes galans l'ont beaucoup
admiré,*

*Les Femmes Beaux Esprits, telles
que fut la Suze,*

Pour dire tout, l'ôt un peu censuré.



*Je suis ravy que vous soyez des
nostres.*

*Estre le Dieu des Vers seroit un sort
bien doux,*

*Si parmy les Autheurs il n'en es-
toit point d'autres*

Quedes Autheurs faits cōme vous.



*J'ay sur les beaux Esprits une puis-
sance entiere,*

*Ils reconnoissent tous ma Jurisdi-
ction.*

*A vous dire levray c'est une Nation
Dont je suis dégoûté d'une étrange
maniere.*



*Et mesme quelquefois dans mes
brasques transports,
Peu s'en faut qu'à jamais je ne les
abandonne;
Mais si les beaux Esprits estoient
de jolis Corps,
Je me plairois à l'employ qu'on me
donne.*



*Dès que vous me ferez l'honneur de
m'invoker,
Fiez-vous-en à moy, je ne tarderay
guere,
Et lors que mon secours vous sera
nécessaire,
Assurez-vous qu'il ne vous peut
manquer.*

I iiij



*Je vous diray pourtant un point qui
m'embarasse;*

*Vn certain petit Dieu fripon,
(Je ne sçay seulement si vous sçavez
son nom,*

*Il s'appelle l'Amour) a poussé son
audace*

*Jusqu'à me soutenir en face,
Que vos Vers sont de sa façon,
Et pour vous, m'a-t-il dit, consolez
vous de grace,
Ce n'est pas vous dont elle a pris
leçon.*



*Quoy qu'il se pare en vain de ce
faux avantage,*

*Il a quelque sujet de dire ce qu'il
dit;*

*Vous parlez dans vos Vers un assez
doux langage,*

*Et peut-estre apres tout l'Amant
dont il s'agit*

*Jugeroit que du cœur ces Vers se-
roient l'ouvrage,*

*Si par malheur pour luy vous n'a-
viez trop d'esprit.*



*N'allez pas de l'Amour devenir
l'Ecoliere,*

*Ce Maître dangereux conduit tout
de travers, (réguliere*

Vous ne feriez jamais de Piece

*Si ce petit Broüillon vous inspiroit
vos Vers.*



*Adieu, charmante Iris, j'auray
soin que la Rime,*

*Quand vous composerez, ne vous
refuse rien.*

*Mais que ce soit moy seul au moins
qui vous anime,*

Autrement tout n'iroit pas bien.

La Belle n'eut pas de peine à deviner qui estoit l'Apollon de la Lettre , mais elle resva quelque temps sur un petit scrupule délicat qui luy vint. Elle n'eust pas esté bien-aise qu'on luy eust fait l'injustice de donner à l'Amour tout l'honneur des Vers qu'elle avoit faits, mais elle ne pouvoit d'ailleurs penetrer par quel interest son Amant avoit tant de peur qu'on ne les attribuât à l'Amour; & si elle luy avoit defendu de croire qu'ils fussent autre chose qu'un

jeu d'esprit où son cœur n'avoit point de part, elle trouvoit qu'il eust pû se dispenser de luy confeiller aussi fortement qu'il faisoit de ne se servir jamais que des Leçons d'Apollon. C'estoit luy faire connoistre qu'il n'avoit souhaité que foiblement d'estre aimé; & le dépit d'avoir répondu trop favorablement à sa premiere declaration, luy faisoit relire sa Lettre, pour voir si elle n'y découvroit point quelque sens caché qui pût affoiblir le reproche.

108 LE MERCURE

qu'elle s'en faisoit, quand
on luy en apporta une se-
conde d'une autre main.
Elle l'ouvrit avec précipita-
tion, & y lût ces Vers.



L'AMOUR,
A LA BELLE IRIS.



A Vex-vous lû mon nom sans
changer de couleur?

Vostre surprise, Iris, n'est-elle pas
extrême?

Rassurez-vous; mon nom fait tou-
jours plus de peur

Que je n'en aurois fait moy-même.



*Vostre Ouvrage galant, début assez
heureux,*

*Entre Apollon & moy met de la ja-
lousie.*

*Il s'agit de sçavoir lequel est de
nous deux*

Vostre Maître de Poësie.



*Franchement, Apollon n'est pas
d'un grand secours,*

*En matiere de Vers je ne le crain-
drois guere,*

Et je le défiérois de faire

*D'aussi bons Ecoliers que j'en fais
tous les jours.*



*Quels travaux assidus pour former
un Poëte,*

Et quel temps ne luy faut-il pas?

110 LE MERCURE

*On est quitte avec moy de tout cet
embarras ;*

Qu'on aime un peu, l'affaire est

✽ (faitc.

*Cherchez-vous à vous épargner
Cent preceptes de l'Art, qu'il se-
roit long d'apprendre ?*

*Vne resverie un peu tendre,
En un moment vous va tout en-
seigner.*

✽

*J'instruis d'une maniere assez courte
& facile ;*

*Commencer par l'Esprit c'est un
soin inutile,*

*Fort long du moins, quand mesme
il réussit.*

*Je vais tout droit au Cœur, & fais
plus de profit,*

*Car quand le Cœur est une fois
docile,*

On fait ce qu'on veut de l'Esprit.



Quand vous fistes vos Vers, dites-le
moy sans feinte,

Les sentiez-vous couler de source
& sans contrainte?

Je vous les inspirois, Iris, n'en dou-
tez pas.

Si sortant lentement & d'une froide
veine,

Sillabe apres sillabe ils marchoient
avec peine,

C'estoit Apollon en ce cas.



Lequel avoüez-vous, Iris, pour
vostre Maistre?

Je m'inquiete peu pour qui vous
prononciez ;

Car enfin je le pourrois estre

Sans que vous-mesme le sceussiez.



Je ne penserois pas avoir perdu ma
cause,

112 LE MERCURE

*Quand vous décideriez en faveur
d'un Rival;
Et mesme incognito si j'avois fait
la chose,
Mes affaires chez vous n'en iroient
pas plus mal.*



*Mais quand je n'aurois point d'au-
tre part à l'Ouvrage,
Sans contestation j'ay donné le sujet.
C'est toujours un grand avantage,
Belle Iris, j'en suis satisfait.*

Cette seconde Lettre
éclaircit entierement le
doute de la Belle. Elle ne
fut pas fâchée de voir que
celuy qui avoit si bien parlé
pour Apollon, n'eust pas

laissé le pauvre Amour indé-
fendu, & elle vit bien qu'il
ne luy avoit proposé les
raisons de part & d'autre,
que pour l'engager à déci-
der lequel des deux avoit
plus de part à ses Vers, ou
de l'Esprit, ou du Cœur. La
Question estoit délicate.
On la pressa longtems de
donner un Jugement. Elle
se récufoit toujourns elle-
mesme, & s'estant enfin re-
soluë à prononcer, voicy un
Billet qu'elle fit rendre à
son Amant pour Apollon.

114 LE MERCURE

Sire Apollon, ce n'est pas une affaire

*Que deux ou trois Quatrains que
j'ay faits par hazard,*

*Et je croy qu'après tout vous n'y
perdriez guere*

*Quand l'Amour seul y devroit
avoir part.*



*Ne vous alarmez point ; s'il faut
nommer mon Maître,*

*Je jureray tout haut que mes Vers
sont de vous.*

*Ils couloiēt pourtant, entre nous,
Comme Amour dit qu'il les fait
naistre.*

*Je croy, Madame, que
sans en excepter Petrarque,
& Laure d'amoureuse me-*

moire , voila l'intrigue la plus poëtique dont on ait jamais entendu parler , car elle l'est des deux costez. Nous ne trouvons point les Vers que la belle Laure a faits pour répondre à ceux de Petrarque ; mais cette Laure-cy paye son Petrarque en mesme monnoye, & l'attachement qu'ils ont l'un pour l'autre s'est tellement augmenté par cet agreable commerce de Poësie, qu'ils semblent n'avoir plus de joye qu'en se voyant. Je les attens au Sa-

116 LE MERCURE

crement, s'ils vont jamais
jusques-là; car il n'y a guere
de passions qu'il n'affoi-
blisse, & l'Amour dans l'or-
dinaire, demeure tellement
déconcerté par le Mariage,
qu'on a quelque raison d'as-
surer qu'il n'a point de plus
irréconciliable Ennemy.

Ce n'est pas pourtant une
regle absolument generale,
& ce que je vay vous dire
d'une jeune Personne de la
plus haute Qualité, vous en
fera voir l'exception. Il ya
peu de temps qu'elle est
mariée, & les belles quali-

rez de l'Epoux qu'elle a fait heureux le rendent si digne de posséder tout son cœur, qu'elle n'a point mis de bornes à sa tendresse. Elle voudroit le voir dans tous les momens du jour, & vous pouvez juger du plaisir qu'elle s'en fait par le genre de consolation qu'elle choisit dernièrement pendant un Voyage qu'il fut obligé de faire sans elle à la Cour. Elle se souvint d'avoir vu son Portrait dans un lieu où elle avoit tout pouvoir. Elle y courut, le détacha elle-

118 LE MERCURE

mesme de l'endroit où il avoit esté placé, le fit porter à sa Chambre, passa la plus grande partie de la nuit à le regarder, & je ne sçay si elle ne luy fit point de tendres caresses. Si toutes les Femmes aimoient avec une aussi forte passion, il n'y auroit pas un si grand nombre de Marys Coquets, & on seroit ravy de trouver chez soy l'Amour Complaisant que le chagrin engage quelquefois à chercher ailleurs. Quelque estat de vie qu'on ait embrassé, il est

toûjours bon d'avoir une grande exactitude à s'acquiescer des devoirs qu'il nous impose. Nous en voyons la récompense en la Personne de Monsieur l'Abbé du Plessis de Gesté de la Broutiere, dont la longue application à remplir toutes les obligations de son caractère, luy a fait meriter le choix que le Roy a fait de luy pour luy confier la conduite de l'Eglise de Xaintes dont il fut sacré Evêque ces derniers jours. S'il succede à un grand Prelat qui fut

fort aimé dans ce Diocèse, sa doctrine & sa pieté, jointes à son humeur honneste & obligeante, ne luy gagneront pas moins les cœurs des Peuples qu'on luy a commis. Il y avoit quinze ans qu'il estoit Grand Vicaire de Paris. Il est Docteur de Sorbonne, & d'une tres-Illustre Famille d'Anjou.

Le Roy qui aime à répandre ses bienfaits par tout, a gratifié M^r l'Abbé Daquin, Fils de son Premier Medecin, de l'Abbaye

baye de la Seube pres de
Bordeaux ; & comme Sa
Majesté n'oublie jamais les
Services qu'on luy rend,
Elle a récompensé ceux de
M. de Boysegur , qui a esté
longtemps Lieutenant Co-
lonel & Mestre de Camp
du Regiment de Piedmont,
par une Abbaye qu'Elle luy
a donnée dans Toul. Pren-
dre ce party est une ma-
niere fort honneste de dire
adieu au Monde apres avoir
exposé sa vie pour son Prin-
ce, pendant un fort grand
nombre d'années. Des A-

122 LE MERCURE

dieux de cette sorte ne me paroîtront jamais devoir estre retractez ; mais vous allez voir, Madame, que j'avois quelque sujet de n'en pas croire entierement celui qui pretendoit l'avoir dit pour toujours aux Muses. Ses Amis n'ont pû souffrir qu'il se dérobat plus longtemps la gloire qui luy est dueë. Ils l'ont fait connoistre, & j'ay à vous apprendre qu'il s'appelle M. Ferrier. Les loüanges qu'il a reçues sur le tour aisé qu'il donne à ses Vers,

l'ont engagé à faire un Ouvrage Galant qu'on croit déjà sous la Presse. On ne m'en a pû dire le Titre, mais vous pouvez juger de quelle beauté il sera par cette Elegie qui en doit faire le commencement. Elle donne lieu de conjecturer que cet Ouvrage contiendra les manieres qui peuvent faire acquérir l'estime du beau Sexe aux honnestes Gens, & on ne peut douter que cette matiere ne soit traitée delicatement par un Homme qui pense juste, & qui

L ij

124 LE MERCURE
écrivit avec une fort grande
netteté.



E L E G I E.

M Aistre de tous les Dieux dôt
les subtiles flâmes
Ne brûlent point les cœurs sans
éclairer les âmes,
Amour, c'est à toy seul que consacrant mes Vers,
Te vray de tes secrets instruire l'U-
nivers.
Ainsi, dans mes écrits revelant ta
science,
De tes droits sur les cœurs j'étendray la puissance,

Et ma Muse à ton Temple appellât
les Mortels,

Fera de toutes parts encenser tes
Autels;

Ces Vers dont je te fais un heureux
sacrifice,

A m'en récompenser engagent ta
justice.

Quoy, pourrois-tu me voir Esclave
rebuté, (herté,

D'une ingrate Maîtresse essuyer la
Moy, qui par des avis aussi sours
que fidelles,

Montre l'art de toucher les Mai-
stresses cruelles?

Non, Amour, tu le vois, qu'il est
de ton honneur

D'employer tous tes soins au soin
de mon bonheur.

Je ne demande pas qu'à mes vœux
favorable,

126 LE MERCURE

*A toutes les Beautés tu me rends
aimable,*

*Je n'etens pas si loin mes projets a-
moureux,*

*Et ce n'est que Philis que deman-
dent mes vœux,*

*Philis que j'aime en vain, & dont
l'indifference*

*Par de longues froideurs éprouve
ma constance.*

*Mais cette ame insensible aux
preuves de ma foy,*

*Le fera-t-elle encor si tu combats
pour moy?*

*Si j'obtiens sur son cœur une entière
victoire,*

*Le fruit que j'en auray t'en assure
la gloire.*

*Pour toy plus que pour moy sois
jaloux de tes droits,*

*Aux cœurs indifferens fais révéren-
tes Loix,*

Et soumettant l'orgueil d'une Beau-
té rebelle,

Fay luy sentir pour moy ce que je
sens pour elle.

Pendant que je pouffois ces regrets
amoureux,

L'Amour vint me promettre un
destin plus heureux.

Toy qu'un zèle si fort attache à
mon service,

Espere tant, dis-il, quand je te suis
propice:

Tu m'as fait une offrande à n'en-
blier jamais.

Et mes graces pour toy prévien-
dront tes souhaits.

Des Dieux pour les Mortels la
bonté sans mesure,

D'un peu d'encens brûlé les paye
avec usure; (bienfaisans,

Mais en est-il aucun de ces Dieux

L. iiii

128 LE MERCURE

*Qui puisse par ses dons égaler mes
presens ?*

*Helene, de Paris fut le digne sa-
laire*

*Dès qu'on l'eut veu juger en faveur
de ma Mere.*

*Iulie, aux yeux de Rome, au milieu
de la Cour,*

*D'Ovide, par mes soins favorisa
l'amour.*

*Crois-tu que maintenant à tes vœux
moins propice,*

*Je manque de puissance, ou manque
de justice,*

*Moy qui sans borne jette, & puis-
sant en tous lieux,*

*Au rang de mes Sujets compte mes-
me les Dieux ?*

*Ainsi, que ta Phylis s'arme d'indi-
ference,*

*Elle doit sa tendresse à ta perse-
verance.*

*Ne crains rien, & fidelle aux yeux
qui t'ont charmé,*

*Aime, le Dieu d'Amour t'assure
d'estre aimé.*

*Ab, Philis, voudrois-tu démentir
ses Oracles,*

*Aux biens qu'il me promet oser
des obstacles?*

*Non, sans doute, & ton cœur moins
rebelle à ses loix,*

*Suivra l'avis d'un Dieu qui parle
par ma voix.*

*Si tu n'écoutes point son fidelle In-
terprete,*

*Au moins de ta raison entens la
voix secrete,*

*Qui te sollicitant de te laisser
charmer,*

*Te dit tout bas qu'un cœur n'est fait
que pour aimer.*

*Aux douceurs de l'amour ne sois
donc plus contraire,*

330 LE MERCURE

*On ne peut en jouir qu'autant que
l'on sçait plaire,)*

*Et le Soleil, d'ailleurs si juste dans
son cours,*

*D'un plus rapide pas mesure nos
beaux jours.*

*La Nature, qui règle une hante
Prudence,*

*En joignant de si pres la mort à la
naissance,*

*Sembler nous avertir qu'il nous faut
ménager*

*Jusqu'au moindre moment d'un
temps si passager.*

*Quelque courte en effet que puisse
estre la vie,*

*Elle pourroit suffire à remplir nostre
envie,*

*Si donnant libre essor à nos jeunes
desirs,*

*Dès que l'on peut les prendre on
prenoît les plaisirs.*

Mais loin que la raison regle nos
 destinées,
 Nous perdons sans aimer nos plus
 belles années,
 Et lors que la vieillesse efface nos
 appas,
 Nous cherchons les Amours & ne
 les trouvons pas.
 Ne croy point que des ans l'inju-
 rieux outrage
 Epargne par respect les lis de ton
 visage.
 Non, Philis, la beauté doit un jour
 te quitter.
 Avant qu'elle te quite il en faut
 profiter.

C'est assurément un fort
 grand secret en toutes cho-
 ses, que de sçavoir profiter

132 LE MERCURE

du temps. Il est le maître de tout, & c'est luy qui a fait renouveler depuis peu l'Alliance que le Prince d'Orange avoit déjà avec la Maison Royale d'Angleterre. La feu Princesse d'Orange sa Mere, estoit Sœur de Charles II. qui regne à present, & vous estes trop sçavante dans l'Histoire pour ignorer que ce jeune Prince qui vient d'épouser la Princesse Marie Fille du Duc d'Yorck, est de l'illustre & ancienne Maison de Nassau, qui a eu l'avantage

de donner un Empereur. Les Princes de ce nom n'ont pas esté seulement Comtes de l'Empire, ils y ont tenu longtems le premier rang, & cette Branche particulière, a joint à une naissance qui en voit peu au dessus d'elle, un merite si éclatant & une valeur si extraordinaire, que si LOÛIS LE GRAND n'avoit fait la Guerre & gouverné les Peuples d'une maniere qui n'a point encor eu d'exemple, les grands Hommes dont le Prince d'Orange des-

cend, pourroient servir de modele à tous ceux qui cherchent la Gloire par la Politique & par les Armes. Quant à ce qui le regarde, on peut dire qu'il a toutes les qualitez qui sont à souhaiter dans une Personne de son rang. Il est brave autant qu'un General d'Armée le peut estre, & son malheur ne l'a point empesché de faire paroistre son courage dans toutes les occasions qu'il en a pû rencontrer. Trouvez bon que je m'explique. Je n'appelle

point malheur le mauvais
sucez d'une entreprise, qui
selon les événemens ordi-
naires, n'en doit point avoir
un heureux. Aussi n'est-ce
point ce genre de malheur
que le Prince d'Orange a
éprouvé. Il n'a rien entre-
pris que sur des apparences
favorables, & ayant autant
de valeur qu'il en a, il auroit
infailliblement réüssy en
d'autres temps, & contre
de plus foibles Ennemis.
Le peril ne l'étonne point.
Il s'expose, se trouve par
tout, & ne fait pas moins

136 LE MERCURE

l'office de Soldat que de Capitaine; mais il est malheureux d'estre né dans le siècle de Louis XIV. & d'avoir en teste un Conquerant à qui rien n'est capable de résister. C'est ce qui redouble la gloire du Roy, & les louanges qu'on doit aux Ministres & aux Generaux qui agissent & combattent sous les ordres. Nous gagnons des Batailles & prenons des Places en peu de temps, mais ce n'est point sans obstacle. On nous oppose de grandes forces,

on se bat, on vient au secours, & si la Victoire nous demeure, le Prince d'Orange emporte toujours l'honneur d'avoir beaucoup entrepris. La jeune Princeſſe qu'il a épouſée eſt grande & bien faite, mais je ne ſuis point encor aſſez inſtruit de ſon mérite pour vous en parler. Il eſt difficile qu'elle n'en ait beaucoup, eſtant Fille d'un Prince qui peut regarder ſa naiſſance, toute Royale qu'elle eſt, pour le moindre de ſes avantages. Il eſt brave, genereux, fort

Tome 10.

M

138. LE MERCURE

aimé dans l'Angleterre , & on ne le peut estre de tout un grand Peuple , qu'on ne s'en soit montré digne par les plus éminentes qualitez.

Le Mariage qui est le plus fort lien de la Société civile , auroit de grandes douceurs si elles n'estoient pas le plus souvent troublées par la mort. C'est une cruelle peine à éprouver , & Madame du Vauquoy, Sœur de M^r de Ribere , qui a esté depuis peu Lieutenant Civil , nous le fait connoi-

ſtre. Elle a pleuré ſi amere-
ment depuis quelques mois
la perte d'un Mary à qui elle
avoit donné toute ſa ten-
dreſſe, qu'elle eſt enfin
morte elle-mefme apres
des ſouffrances extraordi-
naires. Elle eſtoit belle,
jeune, ſpirituelle & digne
de vivre plus longtems
qu'elle n'a fait.

M^r Muſnier de Mouli-
gneuf, Conſeiller au Parle-
ment, eſt mort auſſi. Ils
eſtoient trois Freres Con-
ſeillers, dont il y en a un
à la Grand' Chambre.

M ij

On meurt par tout, & hors la guerre aussi bien que dans les occasions de peril. M^r d'Audijaux avoit levé un Regiment de Dragons pour le service du Roy à Messine. C'estoit là, les armes à la main, que vraisemblablement il devoit perir, & cependant il y est mort de maladie. Il avoit du cœur, & on n'a guere vu d'Homme plus entreprenant.

Cette indispensable nécessité de mourir doit avoir quelque chose de bien ri-

goureux, puis que les Fleurs
qui ne meurent que pour
renaistre, ne sont pas satis-
faites de leur destin. La ré-
ponse qu'elles font à l'illuf-
tre & belle Madame Des-
Houlières qu'elles avoit con-
solées là-dessus avec tant
d'esprit, en est une preuve.
Celuy qui les fait parler est
d'Aix en Provence, & je
croy que ce qu'elles ont à
dire ne vous déplaira pas à
écouter.





REPONSE
DES FLEURS
A MADAME
DES-HOULIERES.

*Si nous naissons souvent, c'est
pour mourir de mesme,
Et pour mourir d'abord.*

*Un matin passager nous voit chan-
ger de sort,
Plaignez, Amarillis, nostre mal-
heur extreme.*

*En est-il un plus grand pour de jeu-
nes appas,*

*Que d'estre le butin d'un si soudain
trépas?*

*La Loy de mourir tost est une Loy
trop dure,*

Où nous assujettit l'inégale Nature.

*On fait plus de pitié qu'on ne fait
de jaloux,*

*Quand on dure aussi peu que nous.
Il faut que nous mourions à la fleur
de nostre âge*

*En attendant le retour du Printemps.
On se console peu d'un futur avan-
tage,*

*Quand on peut se passer d'attendre
un autre temps.*

*Que nous sert-il que le Zephire
Si délicatement auprès de nous sou-
pire,*

*Qu'il soit insinuant, que son esprit
soit doux,*

*Si dans le temps qu'il nous caresse,
Et nous marque de la tendresse,*

*La mort vient, & finit tout com-
merce entre nous?*

144 LE MERCURE

*Vous dites cependant; Jonquilles,
Tubéreuses,*

*Vous vivez peu de jours, mais
vous vivez heoreuses,*

Quand on a de beaux jours,

Il n'est pas bôqu'ils soient si courts.

*Nulle de nous pourtant ne conserve
l'envie*

De se voir prolonger la vie,

*Quand il s'en faut priver pour pa-
rer vos Moutons*

De Guirlandes & de Festons.

*Sans peine & sans regret chacune
alors se donne*

Avec ses plus vives conlurs.

*Pour qui peut en mourant leur ser-
vir de Couronne,*

*Mourir bientost n'est pas le plus
grand des malheurs.*

*Voyez, Madame, comme
je*

je me laisse insensiblement emporter à l'enchaînement de la matiere. Je vous devois faire part dès le Mois passé des Cérémonies qui s'observent à l'Ouverture du Parlement. Le nouveau succès des armes du Roy en Allemagne dont j'ay eu à vous écrire, me les ayant fait remettre jusqu'à celuy-cy, cet Article sembloit devoir estre un des premiers de ma Lettre, & je ne vous en ay pas encore dit la moindre chose. On sçait que la coustume est

Tome 10.

N

tous les ans de faire des Harangues à cette Overture. Ceux qui n'y vont point n'en sçavent rien davantage, & peut-être même que la plûpart de ceux qui y vont n'en reviennent gueres plus sçavans. Voicy par ordre tout ce qui s'y passe.

Le lendemain de la Saint Martin, le Parlement en Corps & en Robes rouges entend la Messe dans la Grand' Salle du Palais. C'est toujours un Evêque qui la dit. Elle a esté celebrée

cette année par celui de S. Omer. Le Parlement rentre apres l'avoir entendu, & remercie l'Evesque, qui luy témoigne de son costé tenir à honneur d'avoir esté choisy pour cette Ceremonie par un si Auguste Corps. Les Avocats & les Procureurs prestent le Serment en suite; apres quoy Monsieur le Premier President traite une partie de la Compagnie, & quelques-uns de Messieurs des Enquestes. Les Séances ne recommencent que le Lun,

N ij

148 LE MERCURE

dy de la huitaine franche
d'apres la S. Martin.

Le mesme jour de cette
Ouverture, Messieurs de la
Cour des Aydes font des
Harangues entr'eux qu'on
peut appeller Mercuriales,
puis qu'elles n'ont pour but
que de faire voir en quoy
les Juges manquent, & ce
qu'ils doivent faire pour
répondre dignement aux
obligations de leurs Char-
ges. Messieurs les Presi-
dens & Conseillers de cette
Cour s'estant assemblez
cette année à leur ordi-

naïve, Monsieur le Camus qui en est le Chef prit la parole, & apres s'estre longtemps étendu sur la difference qu'il y avoit de l'intégrité & de la pureté de vie des Siecles passez, à la corruption qui s'est glissée dans celuy-cy, & avoir montré par un discours fort net & fort éloquent, que nous estions tres-éloignez de cette candeur qui estoit inséparable de tout ce qui se faisoit dans ces temps heurenx, il fit voir les desordres qui naissent des Jugemens trop

150 LE MERCURE

précipitez ; & marqua fortement que les Juges ne pouvoient apporter trop de précaution avant que de prononcer sur l'Intérêt des Parties. Voicy une comparaison dont il se servit. Souvenez-vous, Madame, que tout ce que je vous dis est fort imparfait, & que les pensées que je vous explique perdent beaucoup de leur grace, dénuées des vives expressions qui les meritoient dans leur jour.

De mesme, dit-il, que les Eaux qui se répandent

dans les Campagnes par divers détours, y portent la fertilité & l'abondance, ainsi quand les Magistrats accompagnent leurs Jugemens de toutes les réflexions nécessaires pour développer avec soin les différens intérêts des Particuliers, leurs Arrêts se trouvent soutenus de cette équité dont Dieu recommande aux Hommes de ne s'éloigner jamais. Au contraire lors que ces Eaux se débordent avec l'impétuosité d'un Torrent, elles les

152 LE MERCURE

gastent, elles y mettent la stérilité; ce qui est en quelque façon l'image des Juges, qui se laissant emporter au premier feu de leur génie, & ne prenant pour règle de leurs Décisions que leur entêtement, & leur opiniâtreté, confondent le bon droit avec le mauvais, & font injustement des malheureux.

Le sujet que M. du Bois-ménillet, Avocat General de la Cour des Aydes, prit pour son Discours, fut la connoissance de la Verité.

Il montra qu'elle estoit si necessaire aux Juges, que sans elle ils ne pouvoient goûter de veritable plaisir dans le monde, ny jouir d'une fortune assurée. Il fit voir que ce que l'Homme appelle Fortune, consistoit dans sa seule elevation, que nous cherchions cette elevation par tout, & que nous tâchions de nous la procurer à nous-mesme, en abaissant ceux en qui nous decouvriions plus de merite qu'en nous, ce qui estoit cause qu'il nous fâchoit.

154 LE MERCURE

naturellement d'entendre
loüer, au lieu que la Satyre
nous donnoit toujours de la
joye, parce qu'elle a l'a-
dresse de changer les vertus
en défauts, & que nous ne
trouvons point d'abaisse-
ment pour les autres qui ne
nous semble une espece d'é-
levation pour nous; mais
qu'enfin cette Fortune es-
toit injuste sans la connois-
sance de la Verité. Il ad-
joûta que la Fortune & les
Plaisirs estoient les deux
principaux motifs qui nous
faisoient agir dans la vie,

que c'estoit sur eux que tous les autres rouloient, & que nous estions obligez de prendre party. Ce raisonnement fut suivy d'un grand Eloge de Monsieur le Chancelier, qui attira un applaudissement general.

Le Lundy que le Parlement recommence ses Seances, qui est le jour où les Audiances sont ouvertes, & qu'on appelle Jour des Harangues, M^r le Premier President parle aux Avocats, & apres leur avoir fait connoître leur devoir,

156 LE MERCURE

il finit en adressant la parole aux Procureurs. C'est ce qui s'est toujours pratiqué, & ce qui se pratiqua encor la dernière fois. Monsieur de Lamoignon, avec cette gravité de Magistrat si digne de celui qui tient le premier rang dans ce grand Corps, dit d'abord que c'estoit pour la vingtième fois qu'il voyoit renouveler l'ancienne Ceremonie depuis que la Justice s'expliquoit par sa bouche sur toutes les obligations que les Avocats avoient contrac-

tées avec elle par le Serment de fidelité qu'ils luy avoient solennellement juré; que dans cette longue révolution d'années qui avoit passé comme un songe, il avoit veu changer presque tout le Barreau, & qu'à peine y restoit-il encor quelques-uns de ceux qui estoient alors dans une si haute reputation, & que l'âge ou l'infirmité avoient contraints d'abandonner un employ si laborieux. Il exagera fort le merite de ces Avocats celebres, &

158 LE MERCURE

dit qu'il sembloit qu'ils n'eussent pas eu plus de durée que ces Etoilles élémentaires qu'on voit se détacher du Ciel dans un temps calme , qui marquent par une trace de lumière leur chute précipitée & qui se perdent pour jamais dans l'obscurité de la nuit. Il les compara ensuite à des Torches ardentes qui jettent une fort grande lueur, qu'on ne voit paroître que pour la voir s'évanouir dans le même temps. Il ajouta que leur

memoire vivroit toujours dans le Parlement, où l'idée en estoit si forte, & le souvenir si agreable, qu'il estoit comme impossible de ne pas croire qu'ils fussent encor presens, & qu'on entendist leur voix parmy cette multitude d'Avocats qui venoient en foule pour écouter. Il les exhorta tous à se rendre infatigables dans leur employ comme avoient fait ceux dont il leur parloit, & leur fit voir qu'ils estoient d'autant plus obligez de s'en acquiter digne-

ment, que nostre grand Monarque, au milieu des soins qui demandoient toute son application pour ce qui regardoit la Guerre, ne perdoit jamais celui de conserver l'éclat de la Justice & de maintenir ses interets, ce qu'il avoit encore fait paroître depuis peu de jours en luy donnant pour Chef un grand Homme dont le choix avoit esté prévenu par les vœux de toute la France, & suivy de ses plus sinceres acclamations.

M. l'Avocat General La

moignon son Fil parla apres
 luy, M^r Talon estant tout
 couvert de la gloire que ces
 sortes de Harangues font
 acquerir. Son Exorde fut
 que si les Discours que la
 coustume veut qu'on fasse
 en de pareils temps n'es-
 toient considerez que com-
 me des Essais d'Eloquence
 semblables à ces Concerts
 de Musique qui flatent l'o-
 reille sans penetrer le cœur,
 ce seroit un abus de porter
 la parole dans un si Auguste
 Parlement pour maintenir
 les interets de la Justice, en

Tome 10.

O

162 LE MERCURE

representant aux Avocats à quoy les oblige le Serment qu'ils renouvellent tous les ans. Il poursuivit en faisant connoître que la perfection de ce Serment consistoit dans la verité, la justice & le jugement; Que sans ces trois conditions tous les Sermens estoient des Parjures, & les Parjures, la source de tous les malheurs; Qu'ainsi les Payens avoient dévoué à la colere du Ciel, & à l'execration de la Terre, ceux qui se trouvoient coupables des deux

plus grands crimes qu'on puisse commettre dans le monde, l'un d'avoir méprisé la Divinité qui préside aux Sermons, & l'autre d'avoir violé la Verité, sans laquelle les plus sages Législateurs marquoient qu'il n'y avoit point de religion parmi les Hommes, ny de fidélité, parmi les Dieux. Il finit par une peinture de l'honneste Homme qu'il exhorta les Avocats de se proposer pour modèle, afin que s'appliquant avec plus d'ardeur à rendre justice

O ij

164 LE MERCURE

qu'à chercher les occasions de s'enrichir, ils eussent un zèle parfait à défendre la vérité.

Le Mercredy suivant on tient la Mercuriale. M^r le Premier President parle à Messieurs les Gens du Roy, qui luy ayant adressé la parole ensuite, continuent en l'adressant aux Juges en general. M^r de Lamoignon, Chef de ce grand Corps, tourna son Discours la dernière fois sur la Vérité. Il dit que les Juges estoient dans une obligation indispen-

ble de la chercher sans se
mettre en peine de la calom-
nie, ny de ce qu'on pourroit
dire contre eux quand ils
feroient leur devoir; Qu'ils
estoyent dans un rang éle-
vé, mais exposé à tout;
Qu'en cherchant cette Ve-
rité, ils devoient craindre
qu'on ne les persuadât trop
aisément; Que chacun
croyant avoir droit, croyoit
en mesme temps que la
Verité estoit pour luy, &
que cependant elle ne pou-
voit estre que d'un costé;
Que pour la bien découvrir

166 LE MERCURE

au travers des voiles qui
 l'envelopent, ils devoient
 tout entendre, ne rebuter
 personne, & si cela se peut
 dire, écouter jusqu'à l'in-
 justice même, pour n'avoir
 aucune negligence à se re-
 procher; Que tout leur de-
 vant estre suspect, ils le de-
 voient estre à eux-mêmes;
 Que les Amis se laissant a-
 veugler par leurs Amis, tâ-
 choient à persuader des in-
 justices aux Juges, dans la
 pensée qu'ils ne leur de-
 mandoient rien que de jus-
 te, & qu'ainsi ils avoient

sujet de se défier de tout, & particulièrement d'un Sexe qui ayant des privileges particuliers, vouloit toujours estre creu, & ne prioit jamais qu'avec quelque sorte d'autorité. Il finit par quantité de belles choses qu'il dit sur la grandeur du Roy, & sur la fidelité que les Juges doivent à leur conscience, à Sa Majesté, & à leur ministere.

Monsieur de Harlay Procureur General parla ensuite. Il dit que le repos faisoit subsister toute la

168 LE MERCURE

Nature; Que Dieu meſme en avoit éſtably un jour dans chaque Semaine; Que les Corps apres avoir travaillé tout le jour, eſtoient obligez de ſe délaſſer la nuit pour reprendre de nouvelles forces, & qu'ainſi on avoit ordonné les Vacations afin que l'Eſprit ſe repoſaſt des fatigues de l'année, & puſt ſ'appliquer aux Affaires avec une nouvelle vigueur, mais, qu'au lieu d'employer ce relâchement à l'uſage auquel on l'a deſtiné, beaucoup de Juges rentroient auſſi

aussi crûs qu'auparavant, il
 explique ce terme, adjou-
 tant qu'ils n'avoient point
 assez digéré les pressans
 devoirs qui leur sont im-
 posez par leurs Charges,
 & qu'ils ne s'estoient point
 mis dans l'estat où il faut
 estre pour s'en acquiter;
 Qu'il les conjuroit de mieux
 profiter du temps, & que ce
 fust pour la dernière fois,
 s'ils remarquoient qu'ils en
 eussent jamais abusé. Après
 cela il entra dans le détail
 de ce que doit sçavoir un
 Juge, & ayant parlé des Or-

170 LE MERCURE

donnances, du Droit Civil, & de quelques autres dont la connoissance luy estoit absolument nécessaire, il tomba sur la foiblesse des Hommes si sujets à se tromper eux-mesmes, ou à se laisser tromper. Il leur fit connoître que la prévention estoit la chose du monde la plus dangereuse, puisque l'Innocence en pouvoit souffrir; & leur ayant marqué ce défaut cōme un des plus grands & des plus préjudiciables qu'ils pussent avoir, il les exhorta à songer sérieusement à s'en

defendre, & à ne donner jamais de Jugemens sans avoir examiné jusqu'aux moindres circonstances des Affaires sur lesquelles ils avoient à prononcer.

Je vous ay déjà priée, Madame, de ne regarder ce que j'avois à vous dire sur cette matiere, que comme une ébauche qui a esté faite confusément sur des Portraits achevez. Ce sont moins en effet les pensées de ces grands Hommes, que quelque chose de leurs pensées. Ils leur ont donné

P ij

172 LE MERCURE

un tour qu'il ne m'est pas possible de trouver, & j'en laisse beaucoup que la mémoire de ceux qui les ont entendus avec admiration ne m'a pû fournir.

Ce qui m'en cause tous les jours, & qui en cause sans doute à toute l'Europe, c'est de voir qu'en quelque lieu que ce puisse estre, & pour quelque occasion que ce soit, les Armes du Roy portent la terreur où elles paroissent. Voyez ce qui est arrivé, quand Sa Majesté sollicitée par les Mécontents

de Hongrie de les secourir dans leur oppression, résolut enfin de les assister. Elle fit donner ses ordres à M^r de Boham par M^r le Marquis de Bethune son Ambassadeur Extraordinaire en Pologne, & on y trouva des François tous prests à marcher. Il n'est pas surprenant qu'il y'en eust. Ils courent partout après la Gloire, & dès que la Paix est en France, ils vont chercher à se signaler chez tous les Princes Chrestiens qu'ils sçavent en Guerre. M^r de

Boham qui en avoit appris le mestier parmy les Braves de ces deux Belliqueuses Nations , assembla des Troupes en peu de temps. Il le fit avec d'autant plus de facilité, que les Polonois qui ne respirent que les armes, ne prennent souvent aucun autre avantage que celui de leur courage pour s'engager. L'ardeur de la gloire, & l'activité qui est ordinaire aux François , luy furent d'ailleurs un grand avantage pour luy faire amasser promptement quatre mille

huit cens Hommes effectifs
avec lesquels il alla au se-
cours des Mécontents. Re-
marquez, Madame, que je
ne vous ay rien dit d'abord
que de veritable. Les succès
avoient esté balancez de-
puis plusieurs années en
Hongrie. Nos François y
arrivent. Ils n'ont encor
joint que peu de Hongrois,
& ils gagnent une celebre
Victoire. Il est vray que les
Polonois qu'ils comman-
doient y ont eu part, ayant
montré dans cette fameuse
Journée la mesme valeur

P. iiij

176 LE MERCURE

qu'ils avoient fait paroître tant de fois sous le Grand Marefchal Sobieski, que son merite extraordinaire a mis dans le Trône, & qui eftant devenu leur Roy, ne les a pas moins accouftumez à vaincre qu'auparavant. Plus de mille morts font demeurez fur la place, fans compter ceux qui fe font noyez. Joignez à cela plus de huit cens Prifonniers, avec toutes les dépouilles, & vous avoüerez que cet avantage peut paffer pour une pleine Vic-

roire. M^r de Boham a fait voir dans cette occasion toute la prudence & toute la conduite d'un grand Chef avec la fermeté d'un Soldat. M^r le Chevalier d'Alembon porta ses ordres partout, & paya de sa personne d'une maniere qui fit connoître que le peril ne l'étonnoit pas. Il ne se peut rien adjoûter aux marques de courage que donna M^r de Sorbual qu'on vit toujours à la teste des Troupes Hongroises. M^r le Marquis de Guenegaud ne quitta

178 LE MERCURE

point celle de la Cavalerie. Il arresta les Ennemis qui voulurent forcer le Poste qu'il gardoit, & les empêcha mesme de passer. Il est Fils de M^r de Guenegaud qui a esté Tresorier de l'Epargne. M^r de Clanleu commandant l'Infanterie, donna l'exemple à son Regiment, & alla Pique baissée aux Ennemis. M^r de Valcour premier Capitaine du Regiment de Boham ne se fit pas moins remarquer. Je ne vous nomme point les Polonois, Hongrois & Tar-

tares qui se signalerent, il y en eut beaucoup, & vous n'aurez pas de peine à le croire, puis qu'ils combattoient avec des François, & qu'il est impossible qu'en leur voyant faire des choses surprenantes, on ne tâche de les imiter. Leur entrée en Hongrie n'a pas esté seulement suivie de la Victoire, elle a obligé deux grandes Comtez qui souffroient sans oser se declarer à se ranger du party des Mécontents, dont enfin le Manifeste a paru touchant les justes rai-

80 LE MERCURE

sons qui leur ont fait implorer l'assistance du Roy Tres-Chrestien. Depuis tout ce que je viens de vous marquer, ces Peuples oppressez ont encor remporté des avantages considerables. Il n'y a pas lieu d'en estre surpris, puis que la France s'en mesle. Voyez, Madame, ce que fait le Nom du Roy. Il se declare, & la Victoire devient infallible; mais si ses Armes se font redouter par tout, ses Triomphes sont en mesme temps l'impuisable matiere des Eloges

de tout le monde, & ceux
que l'embarras des Affaires
du Public oblige à rompre
commerce avec les Muses,
cherchent à le renouer
pour ne demeurer pas
muets quand il s'agit de la
gloire de ce grand Monar-
que. Vous n'en douterez
point quand vous aurez leu
ce Sonnet de M^r de Brion
Conseiller au Parlement.





SONNET

POUR LE ROY.

D*Estins, veillez toujours pour
conserver ce Roy,
De vos soins assidus le plus parfait
ouvrage.*

*Ne l'abandonnez point, lors que
son grand courage
Luy fait porter partout la terreur
& l'effroy.*



*Quoy qu'il traïsne toujours la Vi-
ctoire apres soy,
Comme il court sans rien craindre
où la Gloire l'engage,
Dès les divers périls que son grand
Cœur partage,*

GALANT. 183

*Du soin de le garder faites-vous
une Loy.*



*Vous avez employé plus de cinq
mille années*

*A former de LOÜIS les nobles des-
tinées ;*

*Vostre plus grand effort nous pa-
roist aujourd'huy.*



*Ne livreZ donc jamais à la fureur
des Parques*

*Ce Roy victorieux, la gloire des
Monarques,*

*Vous ne sçauriez donner un plus
grand Roy que luy.*

*Cette verité est si cons-
tante, que le plaisir d'admi-
rer ses grandes Actions a-*

184 LE MERCURE

doucît les maux de ceux qui souffrent; & cet autre Sonnet de M' l'Abbé Flanc arresté dans la Conciergerie par ses malheurs, en est une marque.



A U R O Y.

S O N N E T.

Roy seul de tous les Roys digne
 d'estre imité,
 Ta grädeur m'ëbloüit, & ma Muse
 tremblante
 S'ëgare & se confond de voir, lors
 qu'on te vante,
 Ton merite plus grand que ta fe-
 licité.



(vinité,

Tu portes tous les traits de la Di-
Au seul bruit de ton Nom l'Europe
s'épouvante,

Et les Faits inouïs de ta main si
puissante (terité.

Feront l'étonnement de la Pos-



Mais lors que tu paroïs environné
de gloire,

Qu'en tout temps tes Drapeaux de-
vantent la Victoire,

Qu'un seul de tes desseins suspend
tout l'Univers ;



Que du fier Espagnol les Villes sont
conquises,

Qu'à l'éclat de tes Lys les Aigles
sont soumises,

At' admirer, Grand Roy, j'adoucis
tous mes fers.

Tome 10.

Q

Ce sentiment n'est pas seulement commun à tous les François. Le General Major Harang qui fut pris à la Journée de Cokberg, n'a pû s'empescher de trouver du bonheur dans une disgrâce qui luy a procuré le plaisir de voir la plus belle Cour de l'Europe, & le plus grand Monarque du monde. Il en a reçu depuis peu une Epée toute couverte de Diamans. Entre autres choses que l'excez de sa joye luy fit dire au Roy pour le remercier d'une si

glorieuse marque de son estime, il dit qu'il alloit substituer cette Epée dans sa Famille, afin que ses Descendans ne perdissent jamais le souvenir de l'honneur que luy avoit fait un si grand Prince.

Sa Majesté qui connoist parfaitement le merite & qui se plaist à récompenser les services qu'on luy a rendus, a donné la Lieutenance-Colonelle du Regiment de Picardie à M^r de Villemandor qui en estoit premier Capitaine, & celle du

Q ij

Regiment de Normandie
à M^r de Guilerville qui es-
toit en la mesme qualité à la
tête de ce Corps.

Vous avez sçeu, Mada-
me, que M^r l'Abbé de
Grandmont qui estoit A-
gent du Clergé, avoit esté
nommé par le Roy à l'Eves-
ché de S. Papoul. Vous ap-
prendrez aujourd'huy qu'il
fut sacré il y a quelques
jours à Pezenas par Mon-
sieur le Cardinal de Bonzi,
Archevesque de Narbonne
& President des Etats, as-
sisté de Messieurs les Eves-

ques de Beziers & de Montpellier. Les Etats s'y trouverent en Corps. Monsieur le Duc de Verneüil Gouverneur de Languedoc, & M^r Daguesseau Intendant ausdits Etats, & Commissaire du Roy, ne manqueraient pas aussi de s'y rendre; & comme une pareille Cerémonie n'avoit esté faite depuis long-temps dans cette Province, une infinité de Personnes des Villes voisines y fut attirée par la curiosité. Monsieur le Cardinal de Bonzi traita

en suite magnifiquement Monsieur le Duc de Verneuil, avec les Commissaires du Roy, & tous les Evêques. Celuy dont je vous parle est Neveu de M de Grandmont, qui estoit Agent perpétuel des Etats de Languedoc, & qui fut à feu Monsieur le Duc d'Orleans. Son merite l'avoit mis dans une fort grande considération. M^r le Marquis de Montanegre n'assista point à cette Cerémonie, parce qu'il estoit party quelques jours auparavant.

pour aller faire vérifier au
Parlement de Toulouse ses
Provisions de Lieutenant
de Roy de la Province. On
ne doute point qu'elles n'y
soient reçues avec joye
par la connoissance qu'on a
de ses services, & de la jus-
tice qu'on luy a rendue.
Vous m'avez marqué que
vous l'estimez; & comme
je sçay que vous ferez bien
aise que je vous parle de
luy toutes les fois que l'oc-
casion s'en offrira, j'auray
soin de vous satisfaire.

Cependant apres vous

avoir entretenuë de la grande Assemblée qui s'est faite à Pezenas, je ne puis m'empescher de vous dire quelque chose de celle qui se fit icy dernièrement au College du Plessis, où M^r l'Abbé le Boistel soutint des Theses de Philosophie dédiées à Monsieur le Marquis de Louvois, qui honora l'Acte de sa presence. Un nombre infiny de Gens de la premiere qualité y assista, quelques Dames mesme s'y trouverent, & la capacité du Soutenant y
parut

parut avec éclat. Il est Fils de M^r le Boistel, si connu par l'important Employ qu'il exerce sous ce Ministre, mais plus encore pour estre un des plus obligeans & des plus honnestes Hommes de France. Je sçay que la matiere des Theses est peu galante, & que ce n'est pas un Article qui doive estre employé souvent dans mes Lettres; mais quand les choses ordinaires, & dont je n'ay pas accoustumé de vous parler, sont accompagnées de

194 LE MERCURE

circonstances extraordinaires, elles meritent bien que vous les sçachiez. Ce qu'il y eut de nouveau dans cet Acte soutenu, c'est qu'on donna en François à toutes les Dames le Compliment Latin qui est au dessous du Portrait de Monsieur de Louvois. Sans cela elles auroient esté privées du plaisir que leur causa l'éloge de ce grand Ministre. Je vous ay parlé de luy dans toutes mes Lettres, & quoy que je ne l'aye pas toujours nommé, il y a si peu de Per-

sonnes qui luy ressembler, qu'il ne vous a pas dû estre difficile de le reconnoistre. Apres les glorieuses veritez que je vous en ay dites, il est bon que vous les entendiez d'une autre bouche, & que je vous explique au moins en peu de mots le sujet du Compliment de M^r l'Abbé le Boistel. Il commence par l'élevation de Monsieur le Tellier à la Charge de Chancelier de France, qu'il regarde comme une preuve éclatante que le Roy a voulu donner

R ij

196 LE MERCURE

à toute l'Europe de l'amour qu'il a pour ses Peuples. Il vient de là au mérite de M le Marquis de Louvois, que des travaux sans relâche ont entièrement dévoué à la gloire de son Maître. Il dit que jamais Prince n'ayant couru à l'Immortalité à si grands pas, jamais Ministre n'avoit si promptement aplany les difficultez qui auroient pû l'arrester ; Qu'il venoit plustost à bout luy seul de fournir aux besoins de quatre Armées, que plusieurs

ensemble ne furniffoient
autrefois aux neceffitez
d'une feule; Que quelques
deffeins qu'on eust formez,
les chofes fe trouvoient
toujours executées avant
qu'on eust fçeu qu'elles
fe devoient entreprendre;
Que par les foins qu'il pre-
noit à maintenir la Disci-
pline militaire dans toute
fon exactitude, le paffage
des Gens de guerre ne fem-
bloit eftre par tout que ce-
luy d'une Colonie d'Amis;
& que le fomptueux Baf-
timent des Invalides, ren-

R iij

198 LE MERCURE

droit un éternel témoignage de sa bonté pour les Soldats auxquels il avoit procuré un azile glorieux pour le reste de leurs jours, quand l'âge ou les blessures les rendoient incapables de continuer leurs services.

Ces pensées sont beaucoup mieux tournées dans une Langue à laquelle la force de l'expression est particulière. Vous y suppléerez, s'il vous plaist, Madame, & pour marque de la reconnoissance que j'en auray, je vous envoie une se-

conde Lettre de M^r Petit,
écrite comme la première
à Monsieur le Duc de S. Ai-
gnan. Vous aimez tout ce
qui regarde la gloire du
Roy, & son stile qu'il ap-
pelle badin, ne des-honore
peut-estre pas la matière
qui luy fait peur. Lisez, je
vous prie, & m'en dites
vostre pensée.



De Roüen le 9. Decembre 1677.

MONSIEUR,

Ce n'a pas esté sans sur-

R. iiij

200 LE MERCURE

*prise que j'ay veu dans le
dernier Tome du Mercure les
Vers badins qu'il y a deux
ou trois mois que je pris la
liberté de vous envoyer. Ce
m'est, Monseigneur, une mar-
que bien glorieuse & bien
obligeante de l'honneur de
vostre souvenir ; & comme
ce n'a pû estre que par vos
ordres qu'ils ayent eu place
dans ce Recûeil de Pieces
Galantes, je ne vous suis pas
mediocrement obligé de la
bonté que vous avez de
vouloir déterrer mon nom
ensevely en Province depuis*

GALANT. 201

une assez longue suite d'années ; Mais, Monseigneur, je suis si accoustumé à recevoir de vous des graces que je ne merite point, que je dois peu m'étonner de cette derniere, qui m'engage plus que jamais à vous honorer, & à pousser jusqu'où elle peut aller la passion toute pleine de respect avec laquelle je suis,

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble, tres-obeïssant,
& tres-obligé Serviteur, **PETIT.**

CHer Duc, apres ce Compliment,
Et cet humble Remercement

202 LE MERCURE

*Vn peu sérieux pour ma Plume,
 Dont (vous le sçavez) la coutume
 Est d'écrire en style badin,
 Sans se piquer de rien de fin ;
 Trouvez bon qu'elle s'y remette,
 Et que ma Muse, humble Soubrette
 De celle dont les chants si doux
 Vous font faire mille jaloux,
 Vous entretienne à l'ordinaire,
 Songeant que je suis vostre Frere
 En Apollon, l'aimable Dieu,
 Qui de cent plaisirs me tient lieu.
 Et certes, j'aurois peine à dire
 Si le feu badin qui m'inspire,
 Me touche ou plus, ou moins au cœur,
 Que celui du Dieu dont l'ardeur
 Fait desesperer l'Idolâtre
 D'une Coquette acariâtre,
 Qui rit des traits du Dieu fripon ;
 Mais il n'en est plus, ce dit-on.
 Les Coquettes sont fort dociles,*

*Côme en huit jours on prend des Villes
(Secret de nostre Mars François,
Plus Roy luy seul que trente Roys)
En huit jours, sans autre remise,
La plus fine Coquette est prise.*

*Quoy qu'il en soit, j'aime à rimer,
Et ma Muse sçait s'animer,
Quand à vous s'adresse sa rime;
Mais n'est ce point cōmettre un crime
Que de vous dérober du temps
Au milieu des Plaisirs charmans
Dont la plus belle Cour du monde
Pour l'un & l'autre Sexe abonde?*

*Dans cette Cour où le Soleil
Brille en son superbe appareil,
Où des Beaux faites à plaire,
Où des Héros hors du vulgaire
Forment un éclat qui surprend,
Je sçay qu'il faut que tout soit grand,
Et d'une splendeur sans pareille.
Ainsi donc ce n'est pas merveille*

204 LE MERCURE

*Si par tout où paroist LOUIS
On voit des brillans inouis.*

*Vous tenez bien là vostre place,
Et, sans que rien vous embarrasse,
Vostre plus ordinaire employ
Est d'admirer nostre grand Roy,
Dont le Bras, secondant la Teste,
Ajoûte Conqueste à Conqueste.
Tout le monde en est étonné ;
Dès que son Canon a tonné,
Les Villes en craignent la foudre,
Et de peur qu'on les mette en poudre,
Surprises de ses grands Exploits,
Viennent se ranger sous ses Loix.*

*Si l'on voyoit des Faits semblables
Dans l'Histoire; ce sont des fables,
Et des fictions, diroit-on :*

*Mais, certes, le pauvre Lion,
Et l'Aigle, battus de l'orage,
Connoissent trop, à leur dommage,
Que ces Exploits par tout vantez*

Sont de secrets réalitez.

Nos Muses fort embarrassées

Vont au silence estre forcées.

Ayant dit que ce nouveau Mars

Passe de bien loin les Césars,

Les Alexandres, les Achilles,

Et les plus grâds Preneurs de Villes,

Elles pensent avoir tout dit;

C'est jusqu'ou va leur bel esprit.

Puis se trouvat loin de leur compte,

Elles confessent, avec honte,

Qu'elles n'en ont pas dit assez,

Et que trop de Faits entassez

De leur éclat les ébloüissent,

Et font que leurs Rimes tarissent.

Mais, digne Duc, permettez moy

De dire icy, que ce grand Roy

N'a rien qui luy soit comparable

Dans l'Histoire, ny dans la Fable.

Quelques-uns veulent qu'il soit né

Sous un Astre bien fortuné,

106 LE MERCURE

*Et sous une Etoile invincible ;
 Mais c'est à ce Héros terrible
 Ofter de sa Gloire un fleuron.
 Son Astre est, son cœur de Lion ;
 Et son Etoile, sa prudence,
 Son grand sens, & sa vigilance.
 C'est luy qui monte les Ressorts
 Qui font mouvoir tout ce grãd Corps
 De Cōbatans, sous qui tout trēble ;
 Et mesme dans le temps qu'il semble
 Que ce Héros se divertit,
 Sa Teste incessamment agit.
 Ses Ordres si juste se donnent,
 Que les Ennemis s'en étonnent,
 Et la mesme peur il leur fait
 Quand il est dans le Cabinet,
 Où la Gloire avec luy raisonne,
 Que quand il cōmande en personne.
 Enfin, pour finir ce Discours,
 C'est le Miracle de nos jours.
 Mais ma Muse est bien téméraire,*

Ne le trouvezvous pas, cher Frere?
 Toûjours en Apollon, s'entend,
 Car il est assez important,
 Pour le respect que je vous porte,
 D'adoucir l'endroit de la sorte.
 C'est trop que d'élever mes Vers
 Au plus grand Roy de l'Univers;
 Mais si je manque de prudence,
 J'attès de vous quelque indulgence,
 Sçachant que de ce Demy-Dieu
 La haute Gloire vous tient lien
 D'un plaisir si grand, qu'il surpasse
 Tous ceux de la premiere Classe,
 Et que lors que le juste Encens
 Qu'on doit à ses rares talens,
 Fume pour ce Prince adorable,
 Rien ne vous est plus agréable.
 Ah! quen'en ay-je du meilleur!
 Et que je me plairois, Seigneur,
 A faire le Panegyrique
 De ce Grand Roy tout héroïque!

208. LE MERCURE

*Le m'en trouve l'esprit si plein;
Que j'ay laissé là le dessein
De faire une Lettre badine;
Mais, apres tout, je m'imagine
Que vous me le pardonneriez,
Et que mesme vous m'en louerez.*

Quoy qu'il semble que ce stile soit trop simple pour estre propre aux grandes matieres, il ne laisse pas d'avoir de la grace. Je voudrois en avoir autant à vous conter dans le mien une Avanture de Musique qui a causé depuis peu de grands embarras à bien des Gens. Un Homme considerable

& par son bien & par l'employ qu'il a dans la Robe, estant demeuré veuf depuis quelque temps, avec une Fille unique, n'avoit point de plus forte passion que celle de la marier. La garde luy en sembloit dangereuse, & il croyoit ne pouvoir s'en défaire jamais assez tost. Ce n'est pas qu'elle n'eust beaucoup de vertu, & qu'ayant esté toujours élevée dans une fort grande modestie, elle ne fust incapable de manquer à rien de ce qu'elle se devoit à

210 LE MERCURE

elle-mesme ; mais une Fille qui a vingtr ans, de l'esprit & de la beauté , n'est point faite pour estre cachée, il y a des mesures de bien-seance à garder, & un Pere que les Affaires du Public occupent continuellement, ne sçauroit mieux faire que de remettre en d'autres mains ce qui court touj ours quelque péril entre les siennes. Tant de vertu qu'il vous plaira , une jeune Personne a un cœur, ce cœur peut estre sensible, & on a d'autant plus à craindre

qu'il ne le devienne, que l'Esprit se joignant à la Beauté, attire toujours force Adorateurs. La Demoiselle dont je vous parle estoit faite d'une maniere à n'en pas manquer si les scrupules du Pere n'y eussent mis ordre. On la voyoit, on l'admiroit dans les Lieux de devotion où il ne luy pouvoit estre defendu de se montrer, mais elle ne recevoit chez elle aucune Visite, si vous exceptez celles de cinq ou six Parentes ou Voisines qui luy tenoient com-

S ij

212 LE MERCURE

pagnie avec assez d'assiduité. Ce qu'elle regrettoit le plus des Divertissemens Publics dont elle ne jouïssoit que par le rapport d'autrui, c'estoit l'Opéra. Elle avoit la voix fort belle, sçavoit parfaitement la Musique, & n'aimoit rien tant que d'entendre bien chanter. Deux ou trois de ses Amies avoient le mesme talent & la mesme inclination, & la plus grande partie du temps qu'elles se plaisoient à passer ensemble, estoit employé à de petits

Concerts de leur façon. L'une d'elles avoit un Frere grand Musicien, & c'estoit sur ses Leçons qu'elle apprenoit aux autres ce qu'il y avoit de plus agreable & de plus touchant dans les Opéra. La Belle brûloit d'envie de le mettre de leurs Concerts, on luy disoit mille biens de luy, & il n'en entendoit pas moins dire d'elle à sa Sœur. Ainsi ils furent prévenus d'estime l'un pour l'autre avant qu'il leur fust permis de se connoistre, & la difficulté qu'ils

214 LE MERCURE

y trouverent leur en augmenta le desir. On parla au Pere, qui se montra plus traitable qu'on ne l'esperoit. Le prétexte de la Musique fut le seul dont on se servit pour obtenir la permission qu'on luy demandoit. Il ne voulut point envier à sa Fille l'unique plaisir qu'il sçavoit estre capable de la toucher ; & le Cavalier ne luy paroissant point d'une fortune à former des pretentions d'alliance , il consentit à la priere que sa Sœur luy avoit

faite, de trouver bon qu'elle l'amenast. Ils se virent donc, ils se parlerent, ils chanterent, & sans s'estre apperceus qu'ils eussent commencé à s'aimer, ils sentirent en peu de temps qu'ils s'aimoient. Il n'y avoit rien que de tendre dans les Airs que le Cavalier venoit apprendre à la Belle ; il les chantoit tendrement, & à force de les luy faire chanter de mesme, il mit dans son ame des dispositions favorables à bien recevoir la declara-

216. LE MERCURE

tion qu'il se hazarda enfin à luy faire. Ses regards avoient parlé avant luy, & ils avoient esté entendus sans que les Amies de la Belle en eussent pénétré le secret. Elles impuroient au seul dessein d'animer les paroles qu'il chantoit, ce qui estoit une explication passionnée des sentimens de son cœur. Il trouva enfin l'occasion d'un teste-à-teste. Il ne la laissa pas échaper, & il employa des termes si touchans, à faire connoistre toute la force de son amour à

à la charmante Personne qui le causoit, qu'elle ne pût se défendre de luy dire qu'il remarqueroit par la promptitude de son obeïssance, l'estime particuliere qu'elle avoit pour luy, s'il pouvoit trouver moyen de luy faire ordonner par son Pere de le regarder comme un Homme qu'il luy vouloit donner pour Mary. Que de joye pour le Cavalier! Il avoit des Alliances fort considerables, & ménageoit une Personne d'autorité pour l'engager à venir faire

248 LE MERCURE

la proposition pour luy, quand il apprend de la Belle que son Pere la marioit à un Gentilhomme fort riche qu'il luy avoit déjà amené; que les Articles estoient arrestez, & qu'il s'en estoit expliqué avec elle d'une maniere si impérieuse, qu'elle ne voyoit pas de jour à se pouvoir dispenser de luy obeïr. Sa douleur est aussi grande que sa surprise. Il la conjure d'apporter à son malheur tous les retardemens qu'elle pourroit, tandis que de son costé il

mettroit tout en usage pour l'empescher. Les témoignages qu'ils se donnent de leur déplaisir sont interrompus par l'arrivée de l'Amant choisy. Comme il estoit naturellement jaloux, il observe le Cavalier, & trouve dans son chagrin je ne sçay quoy de suspect qui l'oblige à se faire l'Espion de sa Maistresse. Il la suit par tout, & se rend chez elle tous les jours de si bonne heure, que le Cavalier aimé ne peut plus trouver moyen de l'entretenir. Il

T ij

220 LE MERCURE

cache le desespoir où cet embarras le met, & la Musique étant le pretexte de ses visites, il tâche d'ébloüir son Rival, en continuant à luy faire chanter à elle & à ses Amies, tous les endroits qu'elles sçavent des Opéra. Quelques jours apres ne pouvant venir à bout de trouver un moment de teste-à-teste pour sçavoir ses sentimens, il essaye un stratagême pareil à celui de l'Amant du Malade Imaginaire. Il feint que le fameux Lambert a fait un

Air à deux Parties que peu de Personnes ont encore vû, & parle sur tout d'un *Helas* qui a quelque chose de fort touchant quand la Basse & le Dessus sont mêlez ensemble. L'Air & les Paroles estoient de luy, & le tout se rapportoit à l'estat present de sa fortune. La Belle qui comme je vous ay déjà dit avoir une parfaite connoissance de la Musique, demande à voir cet Air si touchant, & s'offre en mesme temps à le chanter avec luy. Il estoit fait sur ces Paroles.

222 LE MERCURE

*Je vous l'ay dit cent fois, belle Iris,
je vous aime;*

*Comme vostre beauté, mon amour
est extrême :*

*Mais je crains un Rival charmé
de vos appas.*

*Vous pâlissez, Iris; l'aimeriez-
vous ? hélas !*

L'Amant Musicien avoit
trouvé des cheutes si heu-
reuses dans la répétition de
cet *Helas*, que la Belle qui
avoit commencé à chanter
sans s'appercevoir du mis-
tere, comprit bientôt à la
maniere tendre & languis-
sante dont il attachoit ses

regards sur elle, qu'il la conjuroit de luy apprendre ce qu'elle luy permettoit d'esperer. La douleur de se voir contrainte de sacrifier son amour à son devoir, la saisit tout à coup si fortement, qu'elle perd la voix, tombe évanouïe, & luy fait connoître par cet accident que son malheur ne luy est pas moins sensible qu'à luy. C'est alors qu'il ne peut plus garder de mesures. L'envie de secourir sa belle Maistresse, le fait agir en Amant passionné. Il court,

T iiij

224 LE MERCURE

il va , revient, se met à genoux devant elle, la prie de l'entendre, & semble mourir de l'apprehension qu'il a de sa mort. Son Rival qui ne peut plus douter de son amour, en est jaloux dans l'excès, & le devient encore davantage , quand la Belle commençant à ouvrir les yeux, prononce son nom, & demande tristement s'il est party. Il se plaint au Pere, en obtient le bannissement du Musicien, le fait signifier à sa Maistresse, & croit le triom-

phe assuré pour luy; mais le Pere employe inutilement son autorité. La Fille se révolte, prend pour outrage les défiances de l'Amant qu'elle veut qu'il épouse, & sous pretexte de luy laisser plus de temps à examiner sa conduite, elle recule son Mariage d'un mois entier, pendant lequel elle veut qu'il la voye vivre avec celui qui luy fait ombra-ge, afin qu'il se guerisse de ses injustes soupçons, ou qu'il rompe avec elle, s'il la croit incapable de le ren-

226 LE MERCURE

dre heureux. Ainsi les visites continuent ; & comme les deux Amans ne cherchent qu'à dégoûter l'Ennemy de leur bonheur, ils ne ménagent plus la jalousie, & se vangent de l'inquiétude qu'il leur donne par les méchantes heures qu'ils luy font passer. Le hazard contribué à leur en fournir les occasions. Le Musicien qui venoit toujours chanter avec la Belle, luy avoit recité des Vers assez agreables. Elle en demande une copie.

L'Amour est industrieux, il se fait apporter dequoy écrire, change les Vers en bonne Prose bien significative, luy explique de la maniere du monde la plus touchante ce que sa passion luy fait souffrir, luy met ce qu'il a écrit entre les mains, & la conjure de luy dire sans déguisement si ce qui a eu quelque grace dans sa bouche, luy en paroist conserver sur le papier. Elle lit, sourit, montre de la joye, & ne peut assez exagerer les nouvelles beautcz que la lectu-

228 LE MERCURE

re luy a fait découvrir dans cet ouvrage. L'Amant jaloux, qui estoit véritablement amoureux & gardien perpetuel de sa Maistresse, ne s'accommode point de cette écriture. Il demande à lire les Vers, on le refuse. Il y soupçonne du mystere, & ce qui le convainc qu'il y en a, c'est que son Rival s'estant servy le lendemain du mesme artifice, & n'ayant à donner que la copie d'un Sonnet, il luy voit écrire plus de vingt lignes, & remarque qu'elles sont

toutes continuées, au lieu que les Vers sont ou plus courts ou plus longs selon le nombre des lettres qui entrent dans les mots qui les composent. Il acheve de perdre patience en voyant prendre la plume à sa Maistresse. Elle écrit un assez long Billet, le cache, le donne à son Rival, comme devant estre rendu à quelqu'une de ses Amies, & le prie de luy en apporter la réponse le lendemain. Jugez de la joye de l'un, & du desespoir de l'autre. L'A-

230 LE MERCURE

mant aimé qui ne doute pas que la Belle n'ait répondu par ce Billet à son Sonnet métamorphosé, brûle d'impatience de le lire. Il sort. Son Rival sort dans le même temps, le suit, & l'ayant joint dans une Ruë où il passoit fort peu de monde, il luy demande fierement à voir le Billet. Ces gages de l'amour d'une Maîtresse ne s'abandonnent jamais qu'avec la vie. Ils mettent l'Epée à la main. La fureur qui anime le Jaloux, ne luy permet point de se ména-

ger. Il tombe d'une large
blessure qu'il reçoit. On la
tient mortelle, & cet acci-
dent oblige son Rival à se
cacher. Voila, Madame,
l'état où sont à present les
choses. Le Pere fulmine,
la Fille proteste qu'elle ne
forcera point son inclina-
tion pour épouser un Jaloux
qui ne peut que la rendre
malheureuse; & ce que je
trouve de fâcheux dans
cette Avanture, c'est que je
ne voy personne qui ait lieu
d'en estre content.

Nous en sçaurons les sui-

232 LE MERCURE

tes avec le temps , c'est un Avenir un peu plus obscur que mon Enigme du Mois passé. Vos Amies qui croyent que ce soit les *Orgues* , n'en ont pas découvert le vray sens , quoy que l'Explication que vous m'en donnez pour elles soit toute pleine d'esprit. On m'en a envoyé une autre de Roüen qui convient à tous les Articles sur ce mesme mot. Un bel Esprit de Paris les a expliquées sur une Riviere glacée ; un autre de Noyon, sur la Neige ; & il ne se

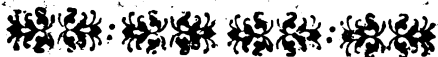
peut rien de mieux tourné qu'une Lettre que j'ay reçeuë de Lyon des spirituelles Ecolieres d'Apollonius, qui m'avoient déjà fait la grace de m'écrire sur l'Enigme de la lettre V, & qui veulent que le vaste Corps de celle-cy cache le Nuage qui ayant plus de Bras que le fabuleux Briarée, s'en sert à couvrir plusieurs Provinces. Tous ces divers sens y sont appliquez si juste, qu'il semble que chacun ait deviné. Je tenois le veritable assez difficile à

Tome 10. V

234 LE MERCURE

trouver , pour croire que vous ne l'apprendriez que de moy ; cependant vous l'apprendrez de Monsieur le Duc de S. Aignan , qui connut ce que je cachois , incontinent apres que ma derniere Lettre eut part. Ce qu'il m'a fait l'honneur de m'en écrire , vous développera les obscuritez qui ont embarrassé vos Amies.





LETTRE DE MONSIEUR
LE DUC DE S. AIGNAN

A l'Authcur du Mercure.

JE ne sçay, Monsieur, si
j'ay trouvé le véritable
sens de vostre Enigme, mais
je ne puis estre le maistre
d'un premier mouvement
qui me porte d'abord à vous
annoncer une Victoire que je
ne tiens pas encor trop assu-
rée. S'il est vray que j'aye
effectivement deviné cette
Enigme, je dois en estre plus.

V ij

fier que vous ne pensez, car je crois avoir découvert qu'elle est de vous, & par conséquent qu'elle ne pouvoit estre que fort subtile. Enfin, Monsieur, c'est à mon sens non seulement l'Armée, mais celle des Confederez, puis que je trouve tant de choses qui conviennent à cela, qu'il ne se peut pas davantage.

Ce Corps est composé de plusieurs Princes inégaux en pouvoir. Avant que les Troupes de chacun d'eux fussent jointes, elles avoient esté levées séparément. Il

n'est animé que de ces mesmes Troupes qui ne laissoient pas d'estre avant que leur jonction formast un Corps.

Il n'a point de Teste, c'est à dire point de Chef entierement absolu. Les Bras sont aisez à trouver dans le grand nombre de Soldats qui sont dans ces Troupes, & qui estant d'une naissance fort éloignée de celle des Commandans, font l'illustre & basse Famille dont il est parlé.

Quelque grand que soit ce Corps, au lieu de se rendre formidable par le nombre,

238 LE MERCURE

*il a fait voir quelquefois
qu'il n'estoit pas sans appré-
hension de nos armes.*

*Les nouveaux Membres
qui luy viennent, sont les
nouvelles Troupes des Alliez,
qu'on separe bien souvent
pour les faire agir en divers
lieux ; & l'heure du repos
estant venue, c'est à dire le
temps des Quartiers d'Hy-
ver, ces Troupes sont obli-
gées quelquefois en les cher-
chant, d'en venir aux mains
avec ceux de leur Party qui
ne les veulent pas recevoir,
parce qu'elles sont mal disci-
plinées.*

Ce grand Corps doit assurément expirer un jour, l'Alliance des Princes qui le composent n'estant que pour un temps ; mais s'ils la renouvellent avant qu'elle vienne à expirer tout-à-fait, ils le font revivre.

Quelques soins que prennent tant d'Alliez pour maintenir cette Vnion, ils se broüillent quelquefois, & blâment la conduite les uns des autres, comme ont fait depuis peu deux des plus considerables d'entr'eux.

Enfin le grand éclat qui

240 LE MERCURE

*blesse ce Corps, vient du Roy,
Et ce vaillant Monarque est
le Soleil dont les brillans
rayons se dardant contre luy,
le font tant souffrir.*

*Confessez, Monsieur, que
j'ay deviné, ou tout au moins
que vostre Enigme a tant de
rapport avec ce sens, que diffi-
cilement en pourroit on trou-
ver un autre qui y convinst
mieux. Mais si ce n'est pas
une chose facile, ç'en est une
impossible de trouver per-
sonne qui soit plus que moy
vostre, &c.*

Vous

Vous n'avez presque reçu aucune Lettre de moy cette année, qui ne vous ait parlé de Monsieur de S. Aignan; je vous ay entretenuë de sa valeur, de sa conduite, & de tout ce que cet illustre Duc a fait dans son Gouvernement. Je vous ay fait part de sa Prose & de ses Vers. Le feu de son esprit vous a paru dans ses Impromptu, mais je ne vous avois point encor fait voir, combien il est pénétrant. Vous le pouvez connoître par l'Explication de cette

Tome 10. X

242 LE MERCURE

Enigme. Depuis que je l'ay
reçeuë, le mesme sens a
esté trouvé par un tres-il-
lustre & spirituel Abbé, par
M du Ry de Chamdoré qui
avoit deviné le Triëtrac,
par un Inconnu de Roüen,
par un autre de Blois, &
par un Homme de qualité,
d'esprit & de merite, qui a
fait plusieurs Campagnes.
Ce dernier m'en a envoyé
l'Explication en Vers, mais
côme elle est presque la me-
me, article par article, que
celle que vous venez de lire
en Prose, je la supprime pour
éviter la répétition

Il me reste beaucoup d'Enigmes qui auront leur tour. J'en ay dont on ne m'a point dit le mot, & ne ne le devinant pas, je ne puis les mettre sans sçavoir si elles sont justes. On m'en a envoyé de tres-spirituelles sur la lettre L; mais comme vous trouvez que toutes les lettres de l'Alphabet ne peuvent faire qu'une seule Enigme, parce qu'elles roulent routes sur le mesme tour, & que d'ailleurs on les devine dès le second Vers, je m'arreste.

X ij

244 LE MERCURE
ray aujourd'huy à celle-cy,
dont vous ferez part à vos
Amies.



ENIGME.

JE suis aimé des uns, les autres
me haïssent,
Je fais & du bien & du mal;
Et s'il en est à qui mon aspect soit
fatal,
I'en sçay qui de me voir toujours
se réjoüissent.

✱

Les Avarés & les Ingrats
Avecque moy ne trouvent point
leur compte;
Ma présence leur est une secrète
honte,

*Quand de ce que j'attens ils ne
s'acquittent pas.*



*Avec plaisir les Amans me re-
çoivent,
Il en est peu dont je ne sois content,
Et qui pour m'honorer ne cherchent
à l'instant,
Lors que j'arrive, à faire ce qu'ils
doivent.*



*Si mon regne est d'éclat, il est prêt
à finir,
Mon Cadet le termine, & mourant
pour renaître,
Après que j'ay sçeu disparoître,
Je suis longtemps sans revenir.*



*Je suis vieux, cependant mes heures
sont bornées,*

246 LE MERCURE

*Et qui prendra le soin d'en mesurer
le cours,*

*Trouvera que j'auray vescu fort
peu de jours,*

*Quoy que je sois chargé d'un grand
nombre d'années.*

Comme les Enigmes
m'ont attiré la Lettre des
deux Cousines de Poitou
dont je vous parlay la der-
niere fois, je n'en puis finir
l'Article sans m'acquiter de
la parole que je vous don-
nay de vous faire le Portrait
de ces aimables Personnes.
Elles sont d'une Province
où je sçay que vous avez de

particulieres habitudes. Voyez si ce que j'ay à vous en dire suffira pour vous les rendre connoissables. Elles ne demeurent pas loin des bords du Clin & de la Vienne, & se voyent quelquefois sur ceux d'une plus petite Riviere qui devroit estre fameuse par leurs Avantures. Un Cavalier fort galant & encor plus brave, y a souvent part. Ses belles qualitez le rendent digne de leur estime. Il écrit avec politesse en Vers & en Prose, & il y a quelques années qu'on promettoit en Poitou un Roman de sa façon. L'aînée des deux Cousines est d'une assez belle taille, qu'un peu d'embonpoint ne scauroit gaster. Sa Maison est Illustre, & sa Personne pleine

X iiij

248 LE MERCURE

d'agrémens. Sa jeune Parente est une Demoiselle d'un beau naturel & d'une tres-grande esperance. Elle s'est liée d'amitié avec elle dès ses plus tendres années. Si toutes ces marques ne vous les font point connoistre, vous les chercherez parmy quatre Nymphes qui se sont baignées dans la petite Riviere dont je vous ay parlé, auxquelles le Cavalier, qui est rarement oublié dans leurs agreables parties, donna en suite une magnifique Collation qui parut se trouver là par hazard dans un Moulin voisin, comme si elle n'eust esté que les Restes d'une Nopce qu'on feignit s'y estre faite quelques jours auparavant. Je croy que vous ne m'en

demanderez pas davantage pour sçavoir bientost avec certitude qui elles sont.

Il y a plus de plaisir de s'informer des Vivans, que d'entendre de quel merite ont esté ceux que la mort nous fait regretter. Cependant il n'y a pas moyen de me taire sur celui de Mr le Marquis de Rouville Gouverneur d'Ardres, Lieutenant General des Armées du Roy, qui est mort dans son Gouvernement. Le rang de Lieutenant General suffit pour faire connoistre dans quelle considération son courage & sa valeur l'avoient mis, puis qu'on n'y peut parvenir sans avoir passé par tous les degrez qui peuvent acquérir de la gloire

250 LE MERCURE

dans les armes. M^r le Marquis de Rouville son Fils, qui a épousé Mademoiselle de Bethune, n'ignore rien de tout ce qu'un Homme de sa qualité doit sçavoir. Il possède les belles Lettres, il a de l'esprit, & n'est pas le seul de cette Famille qui en ait. M^r le Comte de Rouville vous est connu, & vous sçavez combien il est estimé de tout ce qu'il y a d'honnestes Gens dans le Royaume. Cette Maison est une des plus anciennes de Normandie. Elle a porté le Nom de Gougeüil avant celui de Rouville. Jean I. estoit Chevalier Sire de Rouville dès l'an 1319. & prit Femme dans la Maison des Essards. Pierre de Rouville fut Chambellan des

Rois Charles V. & Charles VI. Il estoit Gouverneur du Pont de l'Arche qu'il defendit contre les Anglois, & fut tué à la Bataille d'Asincour. Pierre II. de Rouville, épousa la Fille de Robert Admiral de France. Charles IX. eut pour Chambellan un Guillaume de Rouville; & un Loüis du mesme Nom fut Grand Veneur de France, & Lieutenant General au Gouvernement de Normandio. Voyez, Madame, combien de grands Hommes, sans vous parler de ceux de cette Maison qui ont esté Evesques & Ambassadeurs.

Cette Dignité d'Evesque, quoy que tres-relevée, n'a point de privilege contre la mort qui nous a enlevé depuis peu celuy.

252 LE MERCURE

d'Alet. Il estoit d'une tres-bonne Famille de la Robe, connuë par beaucoup de merite & d'esprit, & il suffit de dire qu'il s'appelloit M. Pavillon. Il fut choisy pour l'Episcopat du temps du Cardinal de Richelieu. Le peu qu'il presumoit de luy mesme, l'obligea à le refuser, comme s'en connoissant indigne; & ce grand Ministre vainquit ses longs refus, en luy disant que plus il parloit contre luy, plus il parloit pour l'Eglise. Il accepta la conduite de ce Diocese, se rendit à Alet, & n'en est jamais revenu.

Les morts subites qui sont si fréquentes icy depuis quelque temps, ont cousté un Fils à M. Leseau Conseiller d'Etat, &

Doyen du Conseil. C'estoit un tres honneste Homme, Chanoine de N. Dame de Paris. Vous sçavez combien ce Corps est considerable, & qu'il est rempli de Personnes de merite & de qualite, dont il y en a plusieurs qui sont Officiers des Cours Souveraines. On y a veu M^r de Ventadour & M^r d'Aubigny, qui tenoit rang de Prince, estant de la Maison de Stuart.

M^r de Miramion est mort presque dans le mesme temps. On l'appelloit Sevin de Miramion. Il estoit de ces Sevins qui sont d'une des plus anciennes & des meilleures Maisons de la Robe. La Charge de Conseiller du Grand Conseil qu'il a exercée vingt-un an, luy avoit

254 LE MERCURE

acquis la réputation d'un tres-bon & tres-juste Juge, & il n'estoit pas moins aimé de la Compagnie, qu'estimé de tous ceux dont il avoit eu les affaires entre les mains.

Ces diverses pertes ont esté sensibles à beaucoup de Familles particulieres; mais ce qui a causé une desolation generale, ç'a esté celle de Monsieur le Premier President de Paris. Il avoit esté reçu Conseiller au Parlement dès l'âge de dix-sept ans; & lors qu'il fut Maistre des Requestes, Sa Majesté l'envoya pour Commissaire aux Etats de Bretagne, où les Esprits estoient extrêmement divisez. Il trouva des tempéramens si justes, qu'en executant les Ordres du Roy,

il contenta également le Gouverneur de la Province, les Etats, le Parlement, & le Peuple. Il fut fait Premier President en 1658. & il a soutenu la dignité de cette Charge avec un succès si extraordinaire, qu'il a laissé à la Posterité un exemple rare & presque inimitable de toutes les parties nécessaires aux grands Magistrats. Il avoit une memoire tres-fidelle, un jugement tres-solide, & un discernement tres-juste. Il possédoit les belles Lettres avec une délicatesse inconcevable. La force de son raisonnement répondoit à la netteté qu'il avoit à s'exprimer; & son éloquence estoit telle, qu'on peut dire qu'il ne le falloit pas en-

256 LE MERCURE

tendre quand on ne vouloit point se laisser persuader. Sa Porte estoit ouverte aux plus beaux Esprits, & il se tenoit une espeece d'Académie chez luy où différentes Questions estoient agitées. Vous en pouvez connoistre la matiere par le Livre que le P. Rapin Jesuite en a fait. M^r le Premier President y disoit ses sentimens, & ne donnoit jamais que de fort justes décisions. Outre qu'il estoit extrêmement éclairé sur tout ce qui regarde la connoissance des Loix, il avoit une facilité merveilleuse à concevoir d'abord une Affaire, mais quelques grands que fussent ces avantages de son Esprit, la douceur que rien n'a jamais altéré,

sa probité généralement recon-
nue, sa grande modération, sa
modestie, ou s'il m'est permis
de le faire descendre jusque-là,
son humilité si rare avec un si
vray mérite, & son intégrité in-
ébranlable, estoient encor plus
dignes d'admiration. Jamais
personne ne s'est retiré mécon-
tent de luy, & jamais Plaideur
dans sa passion n'a osé l'accuser
d'injustice. Il estoit plein de
zele pour le service de son Prince
& pour le bien de l'Etat, & la
vie Chrestienne & toute exem-
plaire qu'il menoit, mettoit ses
actions à couvert du moindre
reproche, & luy attiroit le res-
pect de tous ceux qui avoient
l'avantage de l'approcher. Il
est mort âgé de soixante ans &

258 LE MERCURE

deux mois quelques jours moins, & a laissé deux Fils, dont l'un est Avocat General au Parlement, & l'autre Maître des Requestes. Ils s'acquittent si dignement l'un & l'autre de ces grands Emplois, que le Public a lieu de ne point douter qu'ils ne cherchent à imiter parfaitement un Pere qui estoit aussi juste que capable, & aussi vertueux que sçavant. M^r de Lamignon Pere de l'illustre Mort dont je vous parle, estoit un Homme d'une probité reconnüe, qui sçavoit beaucoup, & que tout le monde estimoit pour sa pieté. Il avoit étudié à Bourges sous la celebre Cujas. Il se fit recevoir Conseiller au Parlement, & estant devenu Doyen

de la Troisième des Enquestes, il traita de la Charge de Président de cette Chambre avec un aplaudissement general. Quelques années apres il entra en la Grand'Chambre en qualité de Conseiller, & enfin le Roy récompensa ses grands services en l'honorant de la Charge de Président à Mortier, où il est mort Doyen. Il tiroit son origine du Pais Nivernois, d'une des plus nobles & plus anciennes Familles de cette Province, qui portoit les Titres de Chevaliers, Damoiseaux & Ecuyers, depuis quatre cens ans. Le premier dont on les a, prenoit celuy de Chevalier dès le temps de Saint Louis, & on sçait qu'il ne se donnoit alors qu'à ceux qui es-

Y ij

260 LE MERCURE

toient d'une tres-illustre Naissance. On trouve un Helin de Lamoignon, Seigneur de Riviere, parmy les Tenans d'un Tournoy qui fut fait à Paris en 1549. sous Henry II. Il y a eu plusieurs grands Personnages dans cette Maison. Charles de Lamoignon, Chevalier, Seigneur de Baille, Launay, Courson, &c. rendit des services si considerables en son temps, que le Roy Charles IX. luy fit l'honneur de le visiter souvent dans sa maladie, & témoigna avoir perdu en sa Personne un Serviteur aussi capable des premieres Charges de l'Etat qu'il y en eust dans le Royaume. Il y seroit parvenu, si la mort ne l'eust emporté à

cinquante-cinq ans. Il avoit pris Femme dans la Maison de Besançon, qui est une des plus anciennes & des mieux alliées de France. La Mere de feu M^r le Premier President estoit de l'illustre Famille des Landes. La noblesse en est connue. Il avoit épousé Magdelaine Potier, Fille de Messire Nicolas Potier, Seigneur d'Ocquerre, Secrétaire d'Etat, & Nièce de Messire André Potier Seigneur de Novion, President au Parlement de Paris, & de Messire Augustin Potier Evêque & Comte de Beauvais, Pair de France.

Quoy que la mort soit une Image funeste, il faut vous la laisser encor un moment pour

262 LE MERCURE

vous apprendre que ces mesmes morts subites qui nous ont osté M^r Leseau, nous ont fait perdre aussi deux grands Hommes dans ce mesme Mois. L'un est M^r de Sainte Beuve, & l'autre M^r Neuré. Le premier estoit Docteur & Professeur de Sorbonne, Homme d'une tres-profonde érudition, aimé non seulement de tous ceux qui le connoissoient, mais encor de tous ceux qui avoient entendu parler de son mérite. Le Clergé de France avoit une estime toute particuliere pour luy, & luy donnoit pension. Il regloit un nombre infiny de consciences, & il eust esté malaisé de trouver un plus habile Casuiste. Quoy qu'il n'ait jamais voulu

permettre qu'on ait fait son Portrait pendant sa vie, nous ne laissons pas de l'avoir par le talent merveilleux de M^r Berthinet, qui a esté Payeur des Rentes de l'Hostel de Ville de Paris. Il a l'imagination si vive, que sur le souvenir qu'il a conservé de ses traits, il en a fait la Medaille en cire apres sa mort, avec l'admiration & l'étonnement de tous ceux qui l'ont connu. On dit qu'il en a fait une de bronze du Roy, par cette mesme force d'imagination, dont Sa Majesté a esté tres-satisfaite. Beaucoup de Personnes de la premiere Qualité qui ont veu cette Medaille, en parlent comme d'une merveille.

264 LE MERCURE

M^r Neuré, que je vous ay nommé avec M^r de Sainte Beuve, estoit ce grand & fameux Philosophe qui avoit esté à feu M^r d'Angoulesme, à M^r de Longueville, & à M^r le Marquis de Vardes. Il sçavoit beaucoup, & meritoit la réputation qu'il s'estoit acquise. Comme vous m'avez ordonné de vous parler de tous ceux qui ont quelque talent extraordinaire, je me crois obligé de vous dire que nous avons aussi perdu M^r Michel, qui touchoit les Orgues à S. Leu. C'estoit un charme que de l'entendre, & on y venoit en foule de toutes parts.

Le Monde se renouvelle insensiblement, & c'est un changement

gément imperceptible qui arrive tous les jours par de nouveaux établissemens de Familles que le Mariage fait succéder d'un costé à celles qui ont finy de l'autre par la mort. M^r le Marquis de S. Germain-Beaupré, de la Maison de Foucaut, reçu en survivance du Gouvernement de la Marche, en a fait un depuis peu fort considérable, en épousant Mademoiselle de Janvry. Elle est d'une tres-bonne Famille de la Robe, & n'avoit pas besoin d'estre aussi riche qu'elle est pour mériter le choix d'un fort honneste Homme, ayant beaucoup de bonnes qualitez qui la rendent recommandable. Il ne faut que la voir pour connoître

Tome 10.

Z

266 LE MERCURE

qu'elle ne manque pas de beauté.

Mademoiselle Roullié, Fille de M^r Roullié Maître des Requestes, Homme d'un grand mérite, & fort estimé dans le Conseil, s'est mariée dans le mesme temps, & a porté plus de cent mille écus à M^r le Marquis de Bonnelle qu'elle a épousé. Il est Fils du Marquis de ce mesme nom, qui avoit épousé Mademoiselle de Touffy Sœur de Madame la Marechale de la Mothe-Houdancour, & Petit-Fils de feu M^r de Bullion qu'on a veu President à Mortier & Sur-Intendant des Finances.

Tandis que nous sommes sur les Articles de joye, il faut vous apprendre celle qu'a reçue

M^r Destanchau, par l'honneur que luy a fait le Roy de luy donner la qualité de Secrétaire de Monsieur le Dauphin. Il avoit eu jusqu'icy l'avantage d'en faire seul les fonctions, & il suffit de sçavoir dans quelle considération il est auprès de Monsieur le Duc de Montausier, pour estre persuadé de ce qu'il vaut. C'est un Homme fort sage, & qui joint à beaucoup de prudence & de politesse, un zele dont l'exactitude ne se peut assez estimer. Vous auriez eu tout lieu de vous louer de la mienne, à vous rendre compte des Harangues qui ont esté faites à Monsieur le Chancelier, outre celles dont je vous ay déjà parlé, si je n'eusse appris qu'un

Z ij

268 LE MERCURE

Homme de beaucoup d'esprit qui s'est soigneusement trouvé à toutes, en fait un Recueil pour le Public. Il auroit déjà paru, s'il n'avoit pas dessein d'y joindre les Discours qui se doivent encor faire à la gloire de ce grand Homme au Parlement & au Grand Conseil, le 20. du Mois prochain. Il n'y aura rien de plus curieux que ce Recueil, & celuy qui le fait ne pouvoit former une entreprise plus noble que de travailler à éterniser la memoire de ce digne Chef de la Justice. Celle des merveilles Actions du Roy ne s'effacera jamais, mais je ne sçay si l'éloignement des temps ne les rendra point incroyables. En effet, il sera difficile de conce-

GALANT. 269

voir qu'une Campagne ouverte
avant le Printemps, n'ait point
esté terminée par le retour de
l'Hyver. Ces Prodiges donnent
de l'occupation à tous ceux qui
sçavent se distinguer par leur
Esprit. Il n'y a pas jusqu'aux
Dames qu'une si belle matiere
n'engage à prendre la plume,
& voicy ce qu'elle a fait écrire
à Mademoiselle de Racilly,

AU ROY.

Grand Roy, quelle est la Destinée
Qui préside à tous vos Explois?
Les quatre Saisons de l' Année
Reglent leur cours par vostre choix.
La Campagne n'est plus bornée,
Ainsi qu'elle estoit autrefois,
Toute la Terre est étonnée
De la voir durer douze Mois.

Z iij

270 LE MERCURE

Si j'avois parlé toujours aussi juste que celle qui a fait ces Vers, je ne serois pas obligé de me dédire aujourd'huy sur la Situation de Fribourg. Je l'ay mis en Suisse dans ma dernière Lettre, & il est en Brisgau, sur la petite Riviere de Treiseim. Cette faute m'est d'autant plus pardonnable, qu'il y a deux Villes de ce mesme nom qui ne sont pas fort éloignées l'une de l'autre, & que deux des plus considérables Chapitres de Suisse s'y sont retirez, à sçavoir celui de l'Eglise Cathedrale de Lozanne à Fribourg en Suisse, & celui de Basle à Fribourg en Brisgau. Après la prise de celui qui est presentement à nous, on ne se contenta

pas de s'appliquer à y faire de nouvelles Fortifications, en attendant M^r de Choisy Ingénieur de grande réputation, qui fut aussitôt nommé pour les conduire, on fit démolir celles de plusieurs petites Villes, avec quelques Châteaux voisins, & on travailla à l'établissement des Contributions, dont les grandes sommes rendent cette Conquête très-considérable. M^r le Marquis de Boufflairs & M^r le Chevalier d'Estrades, qui doivent commander l'un dans la Place, & l'autre la Cavalerie des environs, ne manqueront pas de soin à conserver tous les avantages qu'un Poste si important nous donne. Sa prise a produit de grands effets. La

Z inj

272 LE MERCURE

plûpart des Places que les Ennemis ont de ce costé-là, sont dans une alarme continuelle. L'une se fortifie, les Habitans de l'autre l'abandonnent; celle-cy traite des Contributions; & Strasbourg que rien n'avoit, entor étonné depuis le commencement de la Guerre, fait fortifier ses Forts, & songe mesme à en faire construire de nouveaux. C'est un coup de tonnerre dont les Ennemis ne reviennent pas. Ils se sont fatiguez en retournant à grands pas au dela du Rhin, & ont trouvé toutes leurs mesures rompuës pour leurs Quartiers d'Hyver. Il leur en a falu chercher d'autres que ceux qui leur avoient esté assignez; & cependant nos Trou-

pes apres avoir consumé tous les Fourrages de la Vallée de S. Pierre, ont repassé le Rhin, & jouïssent en repos de leurs Quartiers, les Ennemis ayant abandonné tous les Postes qu'ils tenoient sur la Sarre. Ils s'estoient proposez de prendre la Petite-Pierre pour achever leur Campagne, mais loin de venir à bout de leurs desseins, ils ont perdu toutes leurs petites Conquestes, comme Sarbruk qui estoit la plus importante. Le Chasteau en a esté pris par M^r le Marquis de Ranes apres neuf volées de Canon. Vous sçavez quelles cruantez les Ennemis exercerent contre leur parole quand nous le perdîmes. Ceux que M^r de Ranes trouva

274 LE MERCURE

dedans ne doutoient point qu'ils ne dussent recevoir le mesme traitement qui avoit esté fait aux Nostres; mais ayant esté envoyez à Monsieur le Marechal de Créquy, cet illustre General leur fit connoistre que les François avoient plus d'humanité, qu'ils estoient genereux de toutes manieres, & amoureux de cette belle gloire qui fait aimer les Conquerans, mesme de leurs Ennemis. Pendant que nos Troupes se signalent par tout, la valeur de la Garnison de Mastric ne demeure pas oisive; elle fait des courses qui luy sont glorieuses & profitables, s'assure de plusieurs Chasteaux, & sans estre destinée aux travaux de la Campagne, en

fait une plus glorieuse que celle
d'un monde d'Ennemis, s'il est
permis de parler ainsi. Voicy
des Vers sur celles de tant
d'Alliez. Ils ont esté faits par
M^r de la Monnoye Auditeur
des Comptes à Dijon. Les
Prix de l'Académie Françoisé
qu'il a tant de fois remportez,
l'ont fait connoistre à toute la
France.

*Au milieu des Estez, au milieu des
Hyvers,*

*Loüs de ses beaux faits étonne
l'Univers,*

*Il déploye en tout temps ses Ban-
nieres fatales.*

*Mais confessons la verité,
Ses Ennemis plus fins, sans bruit &
sans fierté,*

276 LE MERCURE

Trouvent bien mieux que luy toutes

Saisons égales,

Ils. n'entreprennent rien ny l'Hy-
ver, ny l'Esté.

A peine eut-on apporté la nouvelle de Fribourg rendu, qu'elle fit méditer une autre Conquête. M^r de S. Poüange partit en poste de la Cour pour porter les ordres du Roy, faire préparer toutes choses, & prescrire l'exécution de ce qu'on avoit résolu. Son ardeur pour le service de Sa Majesté est connue, & le zele qu'il fit voir pour la gloire de ses armes à la Bataille de Castel, fut si grand, qu'il chargea luy-mesme les Ennemis l'Epée à la main, quoy que son Employ l'en dust dispenser.

Son départ fit faire de grands raisonnemens, mais personne n'en devina le véritable sujet, & plusieurs même crurent qu'il estoit envoyé en Allemagne. Peu de jours apres nos Troupes de Flandre firent quelques mouvemens. Elles inquiéterent les Ennemis, qui furent bientôt persuadés qu'on alloit assiéger Ypres, & c'estoit ce que l'on vouloit qu'ils crussent. Cependant S. Guilain se trouva investi, & le Gouverneur ne l'apprit qu'en le voyant. Le nombre des Troupes augmenta en peu de temps, & il y eut devant cette Place jusques à cent Escadrons, & quarante Bataillons qui ne demandoient qu'à combattre, & qui avoient mes-

278 LE MERCURE

me témoigné souhaiter qu'on fist un Siege, parce qu'ils commençoient à s'ennuyer dans leurs Garnisons. Comme ils avoient esté tirez des Places des environs, on nomma pour Officiers Généraux les Gouverneurs de ces mesmes Places, à cause de la facilité que chacun d'eux pouvoit avoir à faire venir de son Gouvernement toutes les choses nécessaires pendant le Siege ; aussi n'y manqua-t-on de rien. Toutes les Troupes furent aussi bien nourries, & aussi bien chauffées, qu'elles auroient pû l'estre dans leurs Quartiers d'Hyver, & on ne peut trop donner de loüanges aux Gouverneurs pour les soins qu'ils ont eu de leur faire fournir tout

cé que la mauvaise saison demandoit qu'on leur donnast au delà de ce qu'elles avoient accoustumé d'avoir dans le temps ordinaire de la Campagne. Vous ne devez point vous étonner après cela, Madame, si on s'est rendu maître de S. Guilain, quoy que ce soit une Place qu'on n'eust jamais crû devoir estre assiégée dans l'Hyver à cause des eaux qui l'environnent. C'est ce qui ne paroïssoit pas vray-semblable; mais les François prennent sans menacer, au lieu que les Ennemis menacent & ne viennent à bout de rien; & il est si vray que nos entreprises réussissent toujours, & mesme en fort peu de temps, que je ne vous écris jamais le

LE MERCURE

Siege d'une Place, que dans la
même Lettre je ne vous en-
marque la prise, mais il faut
que je vous avoue que je man-
que d'expressions, pour parler
comme il faudroit de la mer-
veilleuse conduite de la France.
Tous les termes sont épuisez,
toutes les loüanges sont usées,
& cependant les ressorts qui
font tout mouvoir, ne le sont
pas : Au contraire, nous les
voyons tous les jours agir avec
plus de force, & cette dernière
Conquête en est une preuve.
Pour vous en informer plus par-
ticulierement, il faut vous dire
que S. Guilain est une petite
Ville du Hainault, à laquelle un
Abbé quivivoit vers le septième
Siecle, a donné son nom. Elle

GALANT.

n'est qu'à une bonne lieue de Mons, sur la Riviere de Haine. Messieurs de Turenne & de la Ferté, la prirent en 1655. en mesme temps que Condé, apres qu'on se fut rendu maistre de Landrecies. L'année suivante, le Siege de Valenciennes estant levé, & Condé repris par les Espagnols, elle fut assiegée pendant que M^r de Turenne estoit devant la Capelle, mais comme cette dernière Place résista peu, M^r de Turenne eut le temps d'aller traverser les Ennemis à S. Guilain. Ils leverent le Siege sans l'attendre, & l'ayant formé de nouveau au mois de Mars de l'année 1657. ils en vinrent à bout par la trahison de quelques Etrangers qui leur livrerent les

Tome 10.

Aa

282 LE MERCURE

Dehors qu'ils gardoient. Quant à ce qui regarde la force de la Place, elle est environnée de Marais. La Riviere de Haine qui passe au milieu, se separe en trois bras dans la Ville, & se rejoint en deux pour en sortir. Elle est defenduë par trois Fosse^z pleins d'eau, par un Ouvrage appelle le Pâré, qui est une espeece de Boulevard, par un autre Ouvrage à corne, une Demy-Lune, & plusieurs Redoutes, dont quelques unes sont entourées d'eau. Il me reste à vous apprendre les noms de tous les Officiers Generaux qui ont en la conduite de ce Siege sous M^r le Marechal de Humieres. Les Lieutenans Generaux furent M^r de Nancre

Gouverneur d'Ath, & M^r le Comte Bardi-Magaloti, Gouverneur de Valenciennes. On choisit pour Mareseaux de Camp M^r de Pertuis Gouverneur de Courtray, M^r du Ranché Gouverneur du Quesnoy, M^r de Sainsandoux Gouverneur de Tournay, M^r le Chevalier de Tilladet, M^r le Baron de Quincy, M^r de Cezan Gouverneur de Cambray, & M^r de Rubantel Capitaine au Regiment des Gardes. M^{rs} de Vauban & du Mez, qui ont la mesme qualité, furent commandez pour la conduite des Travaux & de l'Artillerie, & l'on peut juger par là que le succès de ces deux choses estoit infallible. Les Brigadiers qui ont servy à ce Siege,

Aa ij.

284 LE MERCURE

sont M^r d'Aubarede Mestre de
Camp du Regiment des Vais-
seaux, M^r de S. George Mestre
de Camp du Regiment du Roy,
M^r le Chevalier de Souvray
Lieutenant Colonel de Navar-
re, & M^r Chiméne. M^r de Mo-
mont y a fait les fonctions de
Major General. Un Siege en-
trepris apres de si justes mesu-
res, & qui devoit estre poussé
par tant de Braves, ne pouvoit
manquer de réussir. C'est ce
qui a fait dire à un bel Esprit
de Lile, en s'adressant aux En-
nemis,

*Espagnols, Hollandois, courez à
Saint. Guilain,
Malgré les Elemens d'Humieres
le va prendre,*

*Et l'on ne croit pas que demain
La Place puisse se défendre
Dépêchez, & venez au moins
Voir de plus pres une Victoire
Que vous auriez peut-estre peine à
croire,
Si vous n'en estiez les Témoins.*

Ils ont suivy ce conseil, & semblent n'estre venus fort pres de S. Guilain que pour en apprendre plustost la prise. Voicy par ordre ce qui s'est passé au Siege de cette Place.

Monfieur le Marechal de Humieres partit de Lile le 30. de Novembre, avec M^r le Marquis de Humieres son Fils, & M^r le Baron de Quincy. Il estoit accompagné de sept Escadrons de Cavalerie, & suivy

236 LE MERCURE

de M^r de Sainfandoux, avec les Troupes qui venoient du costé de la Lys. Il arriya le premier de Decembre devant S. Guislain, à la pointe du jour. M^{rs} de Nancré, de Magaloti, le Chevalier de Tilladet, du Ranché, & de S. Riche, s'y trouverent en mesme temps, suivant les ordres qui leur avoient esté envoyez le jour preecedent. Ils conduisoient la Cavalerie & les Dragons d'Ath, Condé, Valenciennes, Doüay, S. Amant, Orchies, Marchiennes, Bouchain, & du Quesnoy, le tout au nombre de cinquante Escadrons. Deux Pieces de Canon arriverent le mesme jour, & furent menées à un Moulin proche la Redoute de Baudours.

Deux cens Dragons des Regimens Dauphin & Fimarcon, avec cinquante Mousquetaires de la Garnison d'Ath, l'attaquerent à l'entrée de la nuit. Elle estoit gardée par cinquante Hommes, qui l'abandonnerent après avoir tiré cinquante ou soixante coups. Nos Gens les poursuivirent, & en prirent dix-huit ou vingt.

La Circonvalation fut réglée le lendemain, & l'Infanterie qui devoit faire le Siege arriva au Camp. On ordonna trois Attaques. La premiere fut celle des Gardes. Elle devoit emporter une grande Redoute environnée de Fosses remplis d'eau, avant que d'approcher du Corps de la Place. Il falloit en suite

288 LE MERCURE

arracher des Palissades qui se fendoient le Pâte. Il ne pouvoit estre pris qu'en passant par dessus une Digue fort étroite, & sur laquelle on ne pouvoit aller qu'un à un.

La seconde Attaque, appelée celle de Navarre, avoit deux grandes Redoutes à prendre, avec de grands Fosses pleins d'eau.

L'Attaque de Bossu estoit la troisième, & il falloit qu'elle gagnast un Ouvrage à cornes, & une Demy - Lune, avant que d'arriver au Corps de la Place.

Le 4. on ouvrit la Tranchée à ces trois Attaques. On avança beaucoup le travail, principalement à celles de M^{rs} du Ranché

&

& de S. George. M^r le Maréchal de Humieres demeura jusqu'à une heure apres minuit à les visiter continuellement depuis la teste jusqu'à la queue. Les deux premiers Bataillons des Gardes, de Navarre, & un du Royal, monterent la Garde, & furent relevez le lendemain par autant de Bataillons des mesmes Corps. Les Ennemis ne tirerent que trois coups de Mousquet, & un de Canon. Le nostre leur répondit le 6. au matin avec une Bateria de six Pieces.

Le 7. apres midy, on prit à l'Attaque de Navarre, une grande Redoute qui n'estoit qu'à quarante pas du Pâcé. Elle estoit gardée par trois cens.

Tome 10.

B b

290 LE MERCURE

Hommes, qui se défendirent avec beaucoup de vigueur, mais ce ne fut que pour augmenter la gloire de Monsieur le Comte de Soissons, qui s'exposa tout-à-fait à cette Attaque, où il alla l'Epée à la main. Son Lieutenant Colonel eut le bras cassé, celui du Regiment du Plessis y fut tué, & M^r d'Aubarede dangereusement blessé d'un coup de Mousquet à la teste.

Le 8. au soir, M^r de Sainsandoux monta la Tranchée à l'Attaque des Gardes, avec le Regiment de Roussillon ; M^{rs} de Cezan & de Villechauve, à celle de Navarre, avec le Regiment de Humieres ; & M^r du Ranché, avec M^r de Chiméne, à celle de Bossu, avec le Regi-

ment de Conty. On s'établit pendant la nuit à celle de Navarre, dans les Logemens qu'on avoit faits. A celle de Bossu, on passa l'Avant-fosse del'Ouvrage à corne, & l'on y fit un Logement sur le glacis. On dressa la mesme nuit une Batterie de six Pieces, qui tira dès le point du jour; & l'on augmenta celle de Navarre jusques au nombre de neuf; de maniere que ces deux Batteries qui voyoient le Pâté à revers, incommoderent fort chacune de son costé.

Le 9. apres midy, sur l'avis que M^r le Mareschal de Humieres eut que les Ennemis s'avançoient, & qu'ils n'estoient qu'à trois petites lieues de Mons, il alla choisir un Camp pour al-

Bb ij

292. LE MERCURE

ler au devant d'eux, & leur donner Bataille, s'ils osoient combattre. Il résolut en suite l'Attaque generale des Dehors : & comme les glaces ne se trouverent pas assez fortes pour porter les Gardes qui devoient insulter le Pâte, ils passerent un à un avec leur intrépidité ordinaire, sur la Digue qui conduit à cet Ouvrage ; puis ils se rassemblèrent pour donner tous ensemble à l'heure de l'Attaque. Elle commença à une heure apres minuit. Huit coups de Canon en furent le signal. Toutes nos Troupes firent également bien ; il estoit necessaire qu'elles montrassent de la vigueur pour forcer la resistance des Ennemis qui fut tres-grande

dans tous les endroits qu'on at-
taqua. On ne peut voir un plus
grand feu de Grenades & de
Mousqueterie que celuy qu'es-
fuyerent nos Gens pendant trois
heures. M^r le Chevalier de Til-
ladet commandoit l'Attaque de
Navarre, & se rendit maistre
de tous les Ouvrages jusques à
la Muraille de la Ville. Les
deux Bataillons de Bourgogne
y estoient de garde, avec M^r le
Chevalier de Souvray, qui s'y
est particulièrement distingué.
On y avoit aussi envoyé les
Compagnies des Grenadiers de
Humieres, Navarre, & Lan-
guedoc. L'Attaque des Gardes
eut tout le succès qu'on pou-
voit desirer. M^r de Rubantel y
servoit de Mareschal de Camp,

Bb iiij

& M.^r de S. Germain de la Breteche y commandoit trois cens Hommes détachés du Regiment des Gardes, avec lesquels il chassa les Ennemis des Ouvrages qui regardent le Bastion de Horn, jusques à l'Attaque de Navarre, où il joignit le Regiment de Bourgogne. Les deux Bataillons des Fuziliers, & un de Stoup, estoient de garde à l'Attaque de Bossu. M.^r de Quincy Marechal de Camp, y commandoit, ayant sous luy M.^r de Chimène Brigadier. Les Troupes de cette Attaque, avec les Grenadiers de la Reyne qui avoient à leur teste M.^r Pasillon l'un de leurs Capitaines, se mirent dans l'eau glacée jusques à la ceinture,

& ayant passé l'Avant-Fosse de l'Ouvrage à corne, emporterent cet Ouvrage avec une Demy-Lune. C'estoit tout ce qu'on leur avoit donné ordre d'attaquer. Trois cens Dragons commandez par Mr de Fimarcon, firent une fausse Attaque à la Digue de Boudours. Ils prirent quatre-vingts six Soldats, & deux Officiers. Mr de Sainsandoux voulut se charger de cette Attaque, quoy qu'il ne fust pas de jour. On auroit entré dans la Ville, si on avoit eu les choses necessaires pour en rompre la Porte, ou des Echelles pour monter. Apres la prise du Pâté, les Troupes des deux autres Attaches se joignirent, & il en

B b iij

296 LE MERCURE

côûsta aux Ennemis quatre Pièces de Canon qui estoient au bout de leur Port, levis, & tiroient par des embrasures. Ces mêmes Troupes, après avoir fait des Retranchemens avec des Gabions, tournerent contre la Porte de la Ville les quatre Pièces de Canon qu'elles venoient de gagner. Il y en avoit encor trois autres en état de foudroyer les Affiegez, & tout estant préparé pour donner un Assaut general la nuit du dix au onze, le Gouverneur qui le sceut fit battre la Chamade à deux heures après midy. M^r le Marechal se rendit à l'instant même à la Tranchée, où il trouva les Ostages qu'on luy amenoit. Il convint avec eux

qu'ils luy remettroient une des Portes de la Ville, où il fit entrer aultost un Bataillon des Gardes Françoises, & un des Gardes Suisses. La Garnison de plus de mille Hommes sortit le onzieme au matin, avec Armes & Bagages, & une Piece de Canon, pour aller à Bruxelles, escortée par quatre-vingts Maistres des Troupes du Roy qui devoient revenir à Ath. Les Ennemis estoient arrivez le 10. au soir à Mons, où ils avoient fait tous les préparatifs necessaires pour le secours de la Place. Ils ne manquoient pas de Troupes, mais l'importance estant de choisir un Chef, tous ceux qui pouvoient en esperer le Commandement, avoient

298 LE MERCURE

longtemps conféré ensemble pour voir sur qui on trouvoit à propos qu'on le fît tomber.

Monsieur le Marechal de Humieres a paru infatigable pendant ce Siege ; on ne scauroit exprimer sa vigilance ; il a passé les nuits entieres ou à la Tranchée, ou à visiter les Postes, ou au Biotrac, & presque tous les jours à cheval. Il sembloit aussi que les Troupes fussent animées par son exemple. La rigueur du temps n'a pu les refroidir un moment, & on a trouvé la mesme facilité à leur faire faire toutes choses qu'on auroit eüe dans le Mois de Juin. M^{le} le Prince d'Isenghien ayant esté averty de ce Siege, prit aussitost la Poste pour y aller

joindre M^r le Marechal de Humieres son Beupere, & donna des preuves de son courage avec le Marquis de ce nom son Beau-frere. Comme l'impatience des François est grande, sur tout quand il faut courir à la gloire, dès que M^r le Marquis de Navailles eut appris qu'il y avoit une Place assiegée, il s'y rendit aussitost en poste, & servit dès le soir mesme en qualité de Volontaire. Il monta la Tranchée avec le second Bataillon des Gardes, & il continua à faire la mesme chose pendant tout le Siege. Ayant sçeu que le soir qu'on devoit attaquer la Contrescarpe, le Regiment de Navarre auroit le plus à souffrir, il se mit à la teste de ce Regiment,

300 LE MERCURE

où son intrepidité & sa valeur se firent admirer. M^r le Comte de Tonnerre alla aussi Volontaire à la Franchée, & il y reçut un coup de Mousquet. M^r le Marquis des Hissars qui commande le Regiment de Languedoc, fit des choses surprenantes à la teste de ce Regiment, qui s'est acquis beaucoup de réputation. Celuy du Plessis ne s'est pas moins signalé, & s'il avoit eu des Haches pour rompre les Portes de la Ville, il seroit entré dedans comme nos Troupes firent à Valenciennes. M^r du Poncez qui en estoit Lieutenant Colonel, a esté tué. M^r Deshay Capitaine de ce Regiment, & M^r Bienfait de Beau-lieu, s'y sont signalez. M^r Cham-

GALANT. 301

pagne premier Brigadier des Gardes de M^r le Marechal de Humieres, s'est fort distingué pendant ce Siege, ainsi que M^r Duparc Garde dans le mesme Corps, & M^r de Tangis qui en estoit sorty pour agir en qualité d'Ingénieur. On ne peut douter qu'il n'y ait donné beaucoup de marques de courage, puis qu'il y fut blessé. M^r de S. Germain de la Breteche le fut aussi à l'Attaque des Gardes, & tomba du haut de la Digue, apres avoir reçu deux blessures. M^r de Soisy, Fils de M^r le President le Baillent, fut blessé dans la mesme occasion, il tomba dans le Fosse, & passa la nuit sur la glace, parce qu'on ne le pût trouver que le lende-

302. LE MERCURE

main. M^{rs} de Seraucour & de Chéviere Sous-Lieutenans aux Gardes, & M^e de Torcy Enseigne, ont esté bleffez, & M^e Cigogne Lieutenant, tué. M^e de Pierrebasse Ayde Major des Gardes, a eu la teste emportée d'une volée de Canon.

La nouvelle de la prise de S. Guilain fut apportée au Roy par M^e de la Taulade Ayde de Camp de M^r le Marechal de Humieres. M^r le Marquis de Louvois qui le presenta, dit à S^a Majesté que les Ennemis publioient que les Anges Tutelaires de la France luy servoient d'Espions dans le Ciel pour l'avertir des changemens du temps qui luy estoient presque toujours favorables. Le

Duc de Villa-Hermosa estoit à Haurec fort pres de la Place, avec douze à treize mille Hommes, faisant porter des Echelles pour passer les Marais, & se vantant qu'il attaqueroit les Lignes. Lors qu'il entendit que le Canon tiroit fort peu, & puis qu'il cessoit entierement, il crût le Siege levé, & ayant détaché trois cens Chevaux pour prendre langue, ils en trouverent cinquante des Nostres envoyez pour le mesme dessein. Celuy qui les commandoit ayant esté pris pour avoir eu son Cheval tué sous luy, eut peine à desabuser ce Duc, en l'assurant qu'il avoit veu entrer les Troupes de Sa Majesté dans la Place; & lors que les Assiegez batoient

304 LE MERCURE

la Chamade, Monsieur le Mar-
reschal de Humieres faisoit
monter sa Cavalerie à cheval
pour aller vers les Ennemis dont
il venoit d'apprendre des nou-
velles.

Le Roy a donné le Gouver-
nement de S. Guilain à M^r Ca-
tinal Capitaine aux Gardes, qui
a fait la Campagne passée en
qualité de Major des Gardes.
M^r de Longpré Capitaine au
Regiment de Picardie, en a esté
fait Lieutenant de Roy; & M^r
de l'Apparat Capitaine dans
Piémont, en a eu la Majorité.
Jamais Campagne ne fut plus
glorieusement finie. Cette der-
niere Conquête a donné lieu
à ces Vers.

C'est à ce coup qu'il se faut redre,
 O Flandre,
 Puis que contre Louis tous tes ef-
 forts sont vains.
 Saint Omer, Saint Guilain t'en don-
 nant des exemples
 Tres-amples,
 Tu ne peux faire mieux que d'imiter
 tes Saints.

Les Gardes du Corps sort
 de retour, & le Roy a fait de-
 puis peu la Revenüe de tous
 ces Braves qui sont devenus
 la terreur des Allemans. Sa
 Majesté avoit cinq cens Gardes
 nouveaux, bien montez, bien
 vestus, & de très-bonne mine,
 qu'elle distribua dans les Com-
 pagnies pour les augmenter, &c.

Tome 10.

Ce

306 LE MERCURE

les rendre encor plus fortes qu'elles n'estoient avant la Campagne. Voicy les Noms de ceux qu'Elle fit Exempts, & à qui Elle voulut donner par là des marques de la satisfaction qu'Elle avoit reçeuë de leurs services.

Dans la Compagnie de Noailles.

M^r le Marquis de S. Chamaud du Pescher, Cadet. Il est originaire de Limousin, d'une tres. bonne Maison, & Parent de Monsieur le Duc de Noailles.

M^r de la Messeliere, aussi Cadet.

M^r de Tierceville, de Normandie, Brigadier.

M^r de Verduisant, de Guyenne. Il a esté Lieutenant des Gardes de feu M^r le Marechal

d'Albret, & Capitaine de Cavalerie.

M^r de Granpré, Premier Capitaine d'un Regiment de Cavalerie.

Je vous ay déjà parlé, Madame, de M^r de la Messeliere, qui a fait plusieurs Campagnes. Il est bien fait, a du cœur, & s'est signalé dans la Journée de Cokberg. Il sort d'une des meilleures Maisons de Poitou & de la Marche, & est allié de celles de Rochechouart, de la Rochefoucaut, de Maille, de Brezé, de Polignac, & de toutes les plus qualifiées de Poitou & de Limousin. Son Grand Pere fut nourry Enfant d'Honneur auprès de Louis XIII. & ses Ancestres ont eu de grandes

C c ij

398 LE MERCURE

Charges & des Emplois considérables, dans les Maisons de nos Rois.

Dans la Compagnie de D'Aras.

M^r Desforges. Il est Nercu de M^r de Chasaron Lieutenant General des Armées du Roy, & luy a seruy d'Ayde de Camp.

M^r Messier. Il a esté blessé, & est retourné dans l'Occasion avec plus d'ardeur, après avoir esté guery de ses blessures.

M^r Danglar, Brigadier. A

Dans la Comp. de Luxembourg.

M^r de la Chaume, M^r de S. Pierre, M^r de la Toinelle, & M^r le Chevalier de S. Lucé. Je n'en ay pu apprendre que les noms.

Dans la Compagnie de Lorge.

M^r le Chevalier de Rhodes.

Il est Fils de M^r de Rhodes
Grand Maître des Cérémo-
nies.

M^r de Saint Martin. Il a
trente années de service, & n'a
perdu aucune occasion de se
signaler. Il a esté Capitaine
d'Infanterie, Brigadier des
Mousquetaires, & fut fait Major
de Nimègue dans le temps de
cette Conqueste. Il a toujours
servy d'Ayde de Camp dans
l'Armée du Roy sous Monsieur
de Lorge, & les manieres hon-
nettes le font estimer de tous
ceux qui le connoissent.

Je ne puis mieux finir ce qui
regarde la Guerre, qu'en vous
apprenant le retour de Mon-
sieur le Maréchal de Créquy.
Il a eu l'honneur de saluer le

300 LE MERCURE

Roy, & en a esté receu comme le meritoient les actions de conduite & de vigueur qui luy ont acquis tant de gloire dans toute cette Campagne.

Sa Majesté a donné à M^r de Tiergeville - Mahaut le Gouvernement de Dieppe, vacant par la mort de M^r de Montulé. Je vous ay déjà parlé de son mérite, & il y a peu de Personnes à qui ses services ne soient connus. Il a esté dès la première jeunesse Capitaine dans le Regiment du Havre, puis Lieutenant Colonel dans un autre, & en suite Lieutenant de la Mestre de Camp, & Capitaine du Regiment de Cavalerie d'Armagnac durant les Guerres de Guyenne. Il y fut fait pri-

GALANT. 317

fonnier au Combat de Montanſé, où Monſieur le Duc de Montauſier qui commandoit l'Armée du Roy, batit les Ennemis, & eut le bras caſſé.

Si tant d'Articles d'Armée ſemblent trop ſérieux à vos Amies, qui peuvent moins aimer la Guerre que vous, voicy un Conte d'un ſtile à leur délaſſer l'eſprit. Il eſt d'un Gentilhomme de Provence, & je croy que vous demeurerez d'accord avec luy de ſa Morale.

DEMOSTHENE

Amoureux.

Jadis dans Corinthe une Dame
Étoit des attraits que chacun ad-
miroit,

342 LE MERCURE

Attrait, digne de toucher l'autre
Des Dieux qu'alors on adoroit.
Qui ne croiroit d'abord qu'une
Beauté pareille,
Pour ses amours n'est beaucoup de
fierté?

Cependant en feroit grand tort à
sa bonté,

A tous elle presteoit l'oreille,
On si quelqu'un en estoit rebuté,
Il ne devoit, de ce malheur exiré,
Se prendre qu'à soy-même, (me,
S'accusant d'estre avare, ou bien
d'estre indigent.

Lâchons le mot enfin, la Belle ai-
moit l'argent.

Le docte & fameux Démonstheus
Crût que sans un pareil secours
Il s'en feroit aimer sans peine,
Luy qui persuadoit toujours;
Mais son éloquence fut vaine,

On

On ne luy fait grace de rien,
Et le traitant comme un autre

Homme, (somme)
On luy demande une assez grande
Pour prix d'un secret entretien.

Surpris d'une telle demande,
Il suit, disant je ne puis consentir
D'aller donner une somme si grande
Pour n'achever au fonds qu'un re-
pentir.

Moralisès un momēt sur ce Conte.
Nostre Orateur n'avoit donc point
de honte

De contenter sa passion,
Et ce n'est qu'à son avarice
Qu'il dût sa moderation.

Quand nous nous défaisons d'un vice
Souvent nous ne faisons au fonds
Que changer seulement de genre de
foiblesse,

Et cependant nous en voulons
Faire honneur à nostre sagesse.

Tome 10. D d

314 LE MERCURE

Comme nous allons entrer dans la Saison des Plaisirs , je croy que j'auray à vous parler le Mois prochain de plusieurs Divertissemens. On n'a veu que les anciens Opéra pendant celuy cy , & rien n'a paru de nouveau sur le Théâtre, à l'exception de l'Electre de M^r Pradon , qui a esté jouée par la Troupe du Fauxbourg S. Germain. Celle de l'Hostel de Bourgogne promet pour le lendemain des Rois sans remise la premiere Representation du Comte d'Essex de M^r de Corneille le jeune. Ce Sujet est grand, & de nostre Siecle, puis que sa disgrâce arriva au commencement de l'Année 1601. On dit qu'il n'y a rien de plus touchant que cette Piece. Elle

a fait du moins assez de bruit par quelques Lectures, pour obliger l'autre Troupe à promettre aussi un Comte d'Essex qu'elle luy doit opposer. S'il a autant de beautez qu'on assure qu'il y en a dans celuy dont je vous parle, on peut se promettre beaucoup de plaisir de cette opposition. Comme l'Autheur de ce dernier ne se nomme point, quelques-uns veulent que ce soit l'ancien Comte d'Essex de Mr de la Calprenede raccommo^{dé}. Il est vray qu'on n'a songé à remettre ce Sujet sur le Théâtre de Guenegaud que depuis que les Affiches de l'Hostel ont fait connoistre que Mr de Corneille le jeune l'avoit traité; mais il importe peu du temps, pourveu que l'Ouvrage

Dd ij

316 LE MERCURE

soit assez bon pour satisfaire le Public.

Cependant je vous avertis de ne point chercher à Rouën l'Histoire de ma dernière Lettre qui parle d'un Conseiller & d'un Abbé égarez en'allant à Dieppe. J'ay sçeu que l'Avanture s'estoit passée ailleurs, & qu'on avoit changé le lieu de la Scene par quelques intérêts particuliers.

Adieu, Madame, je me tiens bien glorieux d'avoir pû vous faire part avec une exacte ponctualité de toutes les Nouvelles de cette Année. Attendez de moy un redoublement de soins pendant celle où nous allons entrer, & croyez que je suis vostre, &c.

A Paris ce 31. Decembre 1677.

Et par apostille, Madame, vous sçavez que Sa Majesté ne voulant pas moins faire pour Mademoiselle de la Marck que pour toutes celles qui ont esté Filles d'Honneur de la Reyne, luy a donné la Lieutenance de Roy de Xaintonge & d'Angoulmois, vacante par la mort de M^r le Comte de Jonzac. Vous jugez bien qu'elle tirera beaucoup de cette Charge ; mais le Roy qui ne fait jamais de petites faveurs, a bien voulu luy promettre d'ajouter à ce qu'elle en pourra tirer, dequoy faire une somme considérable. Vous ne doutez point, Madame, qu'une Personne aussi bien faite qu'elle est, qui a beaucoup de bien de patrimoine, & dont on connoit si

Dd iij

518 LE MERCURE

parfaitement le mérite & la vertu, ne soit très-avantageusement pourvue. Heureux celui dont elle fera le partage: Je ne vous apprendrois rien, quand je vous parlerois de sa naissance. Son Nom la distingue si fort, qu'il seroit inutile de vous rien dire de plus.

Monsieur le Duc de Vitry a esté fait Conseiller d'Etat d'Epée.

M^r de Guilleragues a esté nommé Ambassadeur à Constantinople.

Mr l'Abbé de Valbelle Aumônier du Roy, a eul'Evesché d'Aler; & Mr Robert Maistre de Musique de la Chapelle, l'Abbaye de Mr Lescan.

Mr le Marquis d'Obigné, Frere de Madame de Mainte-

non, a épousé Mademoiselle de Froisgny.

Souvenez-vous, Madame, que tout cela vous est écrit par apostille, c'est à dire que ce sont Nouvelles que j'apprens en fermant ma Lettre, sans avoir le temps de vous dire un mot du mérite de tous ceux que je vous nomme. J'y suppléeray la premiere fois, & n'oublieray pas de vous parler de l'Action éclatante de M^r l'Abbé Colbert.

J'ajoutéray cependant icy que Monsieur le Marquis de la Ferté vient d'estre déclaré Duc & Pere. Sa Majesté le voyant marcher si dignement sur les traces de Monsieur le Marechal son Pere, dont les grands services & la longue

320 LE MERC. GAL.

suite d'Actions glorieuses font connus à toute la France, & voulu faire voir par cette marque d'honneur la bienveillance particulière dont elle les honore l'un & l'autre. Je vous ay parlé dans la plupart de mes Lettres des différentes Occasions où ce nouveau Duc s'est signalé.

F I N.

ON donnera un Tome du Nouveau Mercure Galant, le premier jour de chaque Mois sans aucun retardement. Il se distribuera toujours en blanc chez le Sieur Blageart, Imprimeur-Libraire, Rue S. Jacques, à l'entrée de la Rue du Plâtre. Et au Palais, où on le vendra vingt sols relié en Veau, & quinze relié en Parchemin.

TABLE DES MATIERES.

- R** *Eponse de la Prairie au Ruisseau.*
Histoire des deux Maris jaloux.
M. le Comte d'Ayen est regu Duc &
Pair de France au Parlement.
Sa Majesté nomme M. de Rubantel
& de Tracy Mareschaux de Camp.
Mort de Dom Joseph d'Ardenne
Comte d'Illes,
Mort de M. l'Abbé Castellan.
L'Amant Trompé.
Fragment du Testament de Mad.
du Puy, celebre Joueuse de Harpe.
Paroles du dernier Air de feu Mon-
sieur le Camus.
Autre Air de M. de Moliere.
Vers envoyez avec un Bouquet de Tu-
bercuses au mois de Decembre.
Les Aventures d'Armide & de Re-
naud, composées par M. le C. de Méré.
Compliment fait à Monsieur le Chan-
celier par M. Doujat, lors qu'il le
fut saluer pour la Faculté de Droit
de l'Université de Paris.
Madrigaux & Quatrains à Monsieur
le Chancelier.

TABLE.

*Députe d'Apollon & de l'Amour sur
des Vers d'Iris.*

*Exceç d'amour d'une jeune Personne
nouvellement mariée.*

*M. l'Abbé du Plessis est sacré Evê-
que de Xaintes.*

*Le Roy donne une Abbaye à M. l'Abbé
d'Aquin, & une autre à M. de
Puysegur.*

*Elegie de M. Ferrier Auteur de l'A-
dieu aux Muses.*

*Mariage du Prince d'Orange avec la
Princesse Marie, Fille aînée du
Duc d'York.*

*Tout ce qui s'est passé de remarquable
au Parlement le lendemain de la
S. Martin, le jour des Harangues &
celuy des Mercuriales.*

*Avantage remporté sur les Hongrois
par le Colonel Boham.*

Sonnets au Roy.

*Sa Majesté fait present d'une Epée au
General Major Harang, & elle
donne la Lieutenance Colonelle du
Regiment de Picardie à M. de
Villemador, & celle du Regiment*

TABLE.

- de Normandie à M. de Guilerville.*
- M. l'Abbé de Grandmont qui avoit*
esté nommé à l'Evesché de S. Pa-
poul, est sacré à Pezenas.
- M. l'Abbé le Boistel soutient des*
Theses de Philosophie dédiées à M.
le Marquis de Louvoys, où plusieurs
Dames se trouverent.
- Lettre de M. Petit à Monsieur le*
Duc de S. Aignan.
- Avanture de Musique.*
- Plusieurs Explications qui ont esté*
données par divers Particuliers à
l'Enigme du 9. T. du Merc. Galant.
- Lettre de Monsieur le Duc de S. Ai-*
gnan sur ce Sujet. Enigme.
- Portrait des deux Cousines de Poitou.*
- Mort de M. le Marquis de Rouville.*
- Mort de M. l'Evesque d'Alat.*
- Mort de M. Lescan, Chanoine de N.*
Dame de Paris,
- Mort de M. de Miramion.*
- Mort de M. le Premier President.*
- Mort de M. de Sainte Beuve.*
- Mort de M. Neuré & de M. Michel.*
- Mariage de M. le Marquis de Saint*
Germain Beaupré,

T A B L E.

*Mariage de M. le Marquis de Bonnelle.
Qualité de Secretaire de Monseigneur
le Dauphin, donnée à M. Destanchau.*

Vers de Mademoiselle de Racilly.

Prise de Sarbruc.

Vers de M. de la Monnoye.

Siege & Prise de S. Guilain.

*Noms des morts & des blesez & de
ceux qui se sont signalez à ce Siege.*

*Le Roy donne le Gouvernement de
Dieppe à M. de Tiergeville.*

*Noms des nouveaux Exempts nommez
par Sa Majesté.*

Demosthene amouteux.

*Nouvelles Pieces de Theatre, dont le
Comte d'Essex de M. de Corneille
le jeune doit paroistre la premiere.*

*Sa Majesté donne la Lieutenance de
Roy de Xaintonge & d'Angosmois
à Mademoiselle de la Marck.*

M. de Guilleragues est nommé à l'Ambassade de Constantinople, & M. de Valbelle à l'Evesché d'Alet.

*Le Roy fait M. le Marquis de la Ferté
Duc & Pair,*

Fin de la Table.

Desfosses



